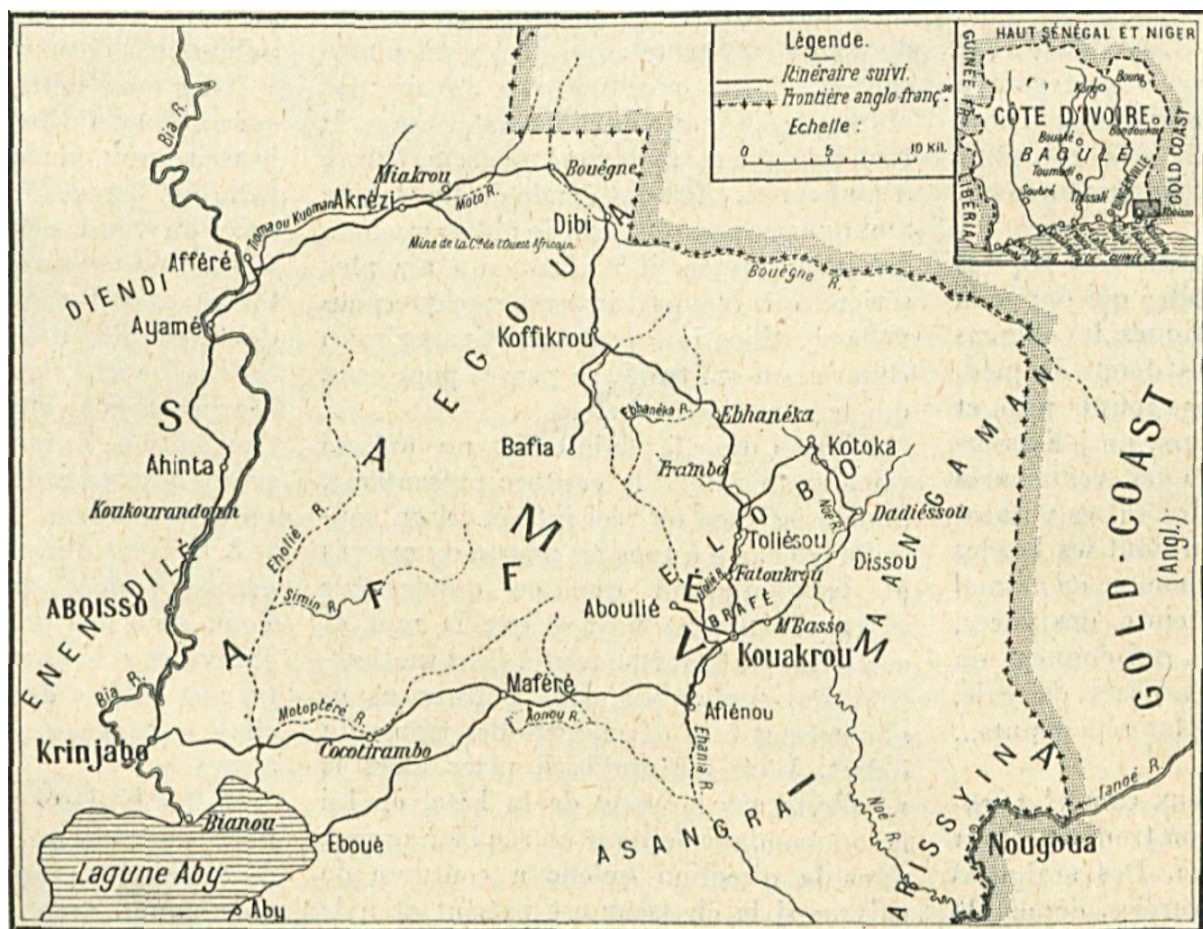


Mise en ligne : 2 février 2023.  
Dernière modification : 9 février 2023.  
[www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

UNE PARISIENNE À LA CÔTE-D'IVOIRE (1908)  
Une tournée dans le Samvi  
par Germaine Liorat, épouse de l'administrateur Georges Thomann  
(*Le Journal des voyages*, 12 juin-31 juillet 1910)  
(*Le Bonheur*, 10 juin-31 juillet 1910)  
Réédité sans les illustrations à la suite des *Carnets de route en Côte d'Ivoire*  
(1896-1902) de Georges Thomann, éditions Sépia, Saint-Maur, 1999.



I  
À travers le Samvi  
Où j'entrevois quelques agréments du voyage



À travers le Samvi

Le sort en est jeté, nous partons demain pour le Samvi... Je dis « nous » car j'ai fini par obtenir gain de cause et, non sans peine, mon mari s'est décidé à m'emmener dans cette tournée qui ne sera pas exempte de fatigue et peut-être de danger. Il n'avait d'ailleurs pas le choix d'une autre solution. Comme administrateur du cercle d'Assinie, il était obligé d'aller visiter les tribus de l'Est qui, depuis longtemps, n'avaient vu aucun Européen et montraient une tendance à méconnaître l'autorité française. Des signes évidents de la diminution de notre influence sur ces indigènes s'étaient manifestés. Il était urgent de reprendre contact avec eux. D'autre part, je me refusais à rester seule à

Aboisso, dans cette maison vide que j'ai prise en horreur depuis la perte de mon pauvre bébé, de mon petit Jean, premier Français né sur cette terre inhospitalière, mais hélas ! pas le premier à y souffrir et y mourir !...

Je me refusais également à me laisser rapatrier et à refaire seule la longue traversée effectuée à deux, un an auparavant, le cœur plein d'espérance ; que serais-je devenue, isolée et triste, sur le grand paquebot, au milieu d'une foule de passagers dans la joie exubérante du retour ?

J'ai fait valoir toutes ces raisons, j'ai insisté, j'ai prié, j'ai même pleuré un peu et monsieur a fini par céder, non sans grogner et taxer d'imprudente folie l'idée de « l'embarrasser d'une Parisienne » dans une reconnaissance chez des tribus peu soumises, habitant un pays montagneux couvert d'une forêt vierge inextricable et n'ayant comme routes que les pistes à peine tracées sous bois par l'indigène, à travers marais et fondrières.

L'embarrasser d'une Parisienne ! le mot n'est ni aimable, ni galant, ni même juste. Nous sommes frêles, il est vrai, mais fortes, et nous l'avons maintes fois prouvé ; en outre, lorsqu'il trouvera son déjeuner cuit à point, mon seigneur et maître sera bien obligé de convenir que les Parisiennes ont quelquefois du bon et qu'il n'est pas toujours désagréable d'en avoir une comme « chef de popote ».

Déjà, je rêve d'aventures extraordinaires. Vais-je assister à l'un de ces événements tragiques dont la mystérieuse Afrique a si souvent été le théâtre ? Arriverons-nous comme le *deus ex machina* pour arrêter à temps un sacrifice humain au moment précis où la hache du bourreau sera suspendue en l'air ? Allons-nous délivrer des hordes d'esclaves enchaînés deux par deux avec d'énormes carcans de fer autour du cou ? Faudra-t-il livrer d'héroïques combats contre les fauves, panthères, éléphants, lions, etc. ou contre cet autre fauve encore plus terrible, l'homme ?... Timidement, j'interroge... Occupé à boucler une cantine, mon mari me jette, par-dessus son épaule, un regard narquois et, en quelques mots, abat mon enthousiasme.

Sacrifices humains ? Le Samvi en fut le pays de prédilection, mais jadis, dans des temps reculés ; les derniers qui ont été constatés le furent en 1900 ou 1901, époque préhistorique pour la Côte-d'Ivoire, colonie naissante. Maintenant, les indigènes ont compris les bienfaits de la civilisation (il prononce ce mot comme s'il y avait quatre « s » devant), ils ne sacrifient plus que des poulets et ce serait méconnaître le zèle avec lequel les fonctionnaires coloniaux exercent leur surveillance, que de croire qu'une coutume aussi barbare a pu subsister.

Me voyant sourire, il s'empresse d'ajouter :

— Il est vrai que nous ne pouvons être partout à la fois et que, lorsqu'ils ont quelque grosse sottise à commettre, les indigènes se gardent bien de nous appeler... Jamais, dans cette région du moins, ils ne se dénoncent mutuellement pour les méfaits commis sous prétexte de religion ou de fétiches..

— Mais les lions ?...

— Nous n'en rencontrerons pas, il n'y en a que beaucoup plus au Nord.

— Mais les panthères ?

— Ça n'existe pas.

— Comment ! ça n'existe pas ? Eh bien ! et celle qui a été prise l'autre jour dans un piège derrière le jardin de la Compagnie française et qu'on nous a apportée toute chaude encore ?...

— Elle n'existe plus. D'ailleurs, ces espèces de gros chats n'ont rien de plus pressé que de filer quand ils entendent le moindre bruit.

— Enfin, voyons, il y a bien quelques bêtes féroces dans ce charmant pays ?

— S'il y en a ?... Oh ! combien ! Des serpents de toutes les espèces, ovipares, vivipares et autres noms barbares, de toutes les couleurs, verts, jaunes, rouges, tigrés, bariolés, mouchetés, des scorpions énormes, des scolopendres, et autres myriapodes venimeux, des mouches maçonnes, des guêpes de toute sorte...

— Assez !

— Des moustiques, l'anophèles qui donne la fièvre paludéenne, le stegomyia qui donne la fièvre jaune, d'autres encore qui donnent le bérubéri, qui inoculent toutes sortes de maladies connues ou non...

— Assez !

— Des multitudes de taons aux piqûres cruelles ; parmi eux, la tsétsé qui donne la maladie du sommeil, les tiques, les chiques qui s'introduisent dans les doigts de pied, le ver de Guinée qui se loge sous la peau et produit d'affreuses tumeurs, un joli assortiment de fourmis, les unes venimeuses comme la fourmi rouge, les autres voraces comme la fourmi manian dont les hordes ont vite fait de dévorer l'homme ou l'animal qui ne peut fuir leur atteinte, des puces, diverses variétés d'acares qui donnent un nombre équivalent de variétés de gale, d'autres insectes encore plus répugnants.

— Grâce !

— Le cancrelat, l'odieux cancrelat, cafard énorme et puant qu'on trouve partout où il ne devrait pas être. Des araignées aussi nombreuses que variées, depuis la monstrueuse araignée crabe aux pattes armées de griffes jusqu'à la mygale horrible et velue, qui s'attache par les ventouses de ses pattes pour planter ses crochets venimeux... »

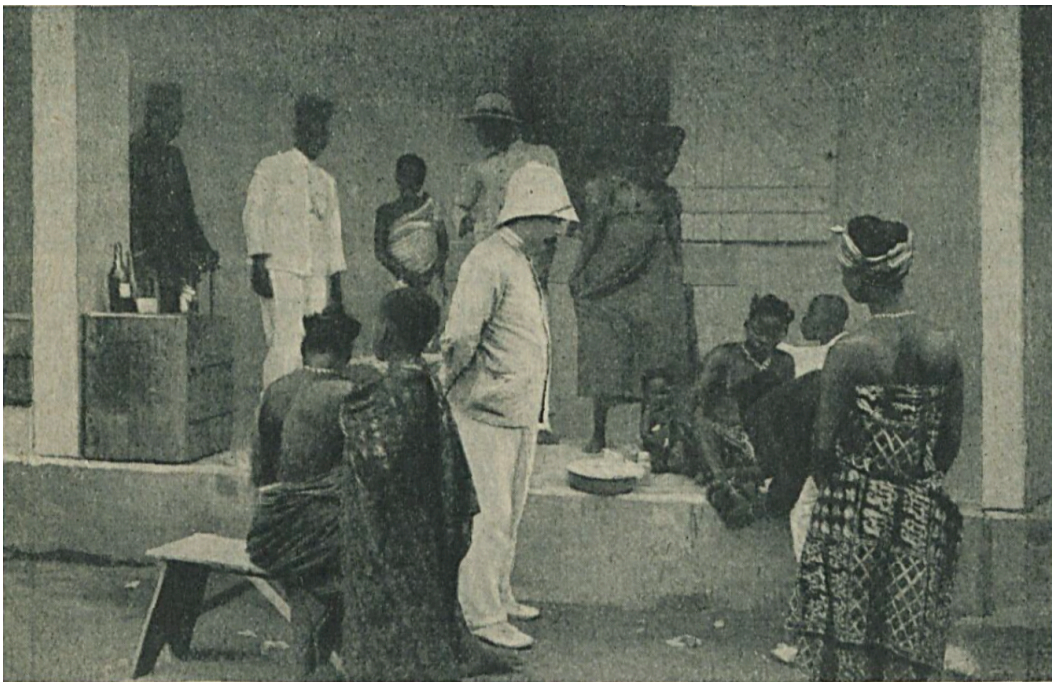
Je ne peux en entendre davantage. Terrifiée, je m'enfuis et vais me réfugier dans ma chambre, que, malgré des soins assidus de propreté, je n'arrive pas à protéger contre les cancrelats et araignées, cauchemar de mon existence sous les tropiques.

II  
Les mines d'Ahinta — Arrivée à Ayamé —  
Notre interprète montre qu'il sait parler français

Toute la nuit je rêve d'araignées, j'éprouve des sensations d'angoisse et d'horreur que je ne saurais décrire, n'ayant pas la plume d'un Edgar Poe. Mon mari a su me prendre par mon faible et me décourager en me parlant de ces horribles bêtes, les seules capables de me faire reculer ; mais on est têtue ou on ne l'est pas, je partirai quand même et, si je rencontre une araignée, j'aurai le courage de l'écraser, ce que je n'ai jamais osé faire jusqu'ici, ayant un frisson d'horreur et de dégoût à l'affreux petit bruit qu'elles font en éclatant sous le pied ou le choc d'un bâton.

Dès six heures du matin, le 10 août, la cour de la Résidence se remplit de monde, interprètes, gardes de police, hamacaires et porteurs qui crient, parlent avec animation et se disputent déjà les charges les moins lourdes. Des Européens aussi venus pour nous souhaiter bon voyage : comment vais-je oser me montrer dans le fantaisiste costume semi-masculin que je me suis confectionné en solide kaki de l'Inde ?

À sept heures, nous sommes prêts, je descends, confuse, dans mon bizarre accoutrement, nous prenons congé des quelques personnes présentes, de monsieur Schneider, le sympathique agent de la Compagnie française de l'Afrique occidentale, et du bon docteur Bourguignon.



Le docteur Bourguignon soignant ses malades à Aboisso.

Puisque la route doit être praticable pendant deux ou trois journées de marche, nous grimons dans nos hamacs au milieu d'une foule d'indigènes venus pour saluer l'administrateur et d'enfants qui dansent, à mon intention, je crois, car ils savent combien leurs contorsions m'amuse et il est rare, quand je me promène, que je n'aie pas autour de moi un tas de petits bambins aux ventres énormes qui gesticulent et me tendent des mains sales en criant « Bonn jôr ! ».



Installé sur un tronc d'arbre renversé, le convoi pose devant l'objectif d'un photographe indigène.  
Au centre, l'administrateur Thomann et son épouse, M<sup>me</sup> Germaine Thomann.

La petite saison des pluies commence à peine et ce matin, il fait un soleil radieux : c'est de bon augure et pour notre première étape : nous ne coucherons pas dans des lits mouillés. Une violente secousse, les hamacs sont sur la tête des porteurs et se mettent en branle, nous voilà partis cahin-caha ; j'ai ouï dire que les voyages à dos d'éléphant, voire même à dos de chameau sont très pénibles. Je doute fort qu'on y soit plus secoué que dans l'appareil incommode porté à dos d'homme. À cinq cents mètres d'Aboisso, près d'un pont rustique, nos porteurs s'arrêtent. C'est un indigène qui vient demander la permission de prendre un ou deux clichés de notre convoi. Déjà des photographes ici sur le parcours des voyageurs, à quand les journalistes et l'interview obligatoire ?

Nous nous laissons photographier, assis sur un tronc d'arbre renversé sur le bord de la route, puis on regrimpe dans les peu confortables hamacs et on repart. Cette caravane bruyante effarouche les hôtes de la forêt. Nous sommes, en effet, assez nombreux : trois Européens, mon mari, monsieur Andrieu, commis des affaires indigènes, qui, lui aussi, vient s'initier aux mystères de la brousse, et moi, modeste historiographe de l'expédition. Comme indigènes, un interprète, quinze gardes de police et une trentaine de porteurs.

À propos d'historiographe, je me demande ce que je vais bien pouvoir raconter. Tout, ou à peu près tout, a été dit sur le Samvi, et si la partie Est de ce pays a été un peu oubliée dans ces dernières années, elle a, en revanche, été fréquemment visitée autrefois.

Ce fut d'abord par monsieur Binger, dont le nom seul suffit pour me dispenser de tout commentaire, puis par monsieur Nebout, le premier administrateur qui ait sérieusement organisé la région. Monsieur Nebout est le fondateur d'Aboisso, notre actuel chef-lieu. Ce fut ensuite monsieur Delafosse, le savant auteur des *Frontières de la Côte-d'Ivoire*. Je me garderai bien de critiquer ce dernier car mon mari m'arracherait les yeux ; mais si monsieur Binger a pu faire une de ces complètes relations de voyage dont les anciens explorateurs ont gardé le secret, si monsieur Nebout a fait œuvre utile pour notre influence, si monsieur Delafosse, enragé philologue, a pu réunir des éléments en vue d'établir un jour les affinités de la langue agni avec le dialecte de Esquimaux ou celui des Fuégiens, cela ne signifie pas que moi qui ne suis ni entomologiste, ni géologue, ni autre chose en *logue* ; moi qui ne suis pas savante et qui ne porterai de lunettes que lorsque mon mari aura les moyens de m'acheter une automobile, je ne pourrai rien dire. Puisque je suis la première femme européenne qui affronte cette région, je vous donnerai les impressions d'une femme et, après avoir lu sur le Samvi des ouvrages documentés, vous aurez le journal de route d'une Parisienne...



M. Picard, chef de poste d'Aboisso, et M. Andrieu

Nous suivons une voie ouverte sur 4 mètres de largeur <sup>1</sup>, c'est la route de l'Indénié, parcourue par les nombreuses caravanes qui, de Bondoukou et du Soudan, descendent sur Aboisso. La fraîcheur est sensible et quoique le soleil soit déjà haut, il fait très bon sous la futaie. À deux heures de marche d'Aboisso, on fait halte près d'un ruisseau pour permettre aux porteurs de se reposer. Le site est ravissant. Plus je pénètre dans la brousse, plus je l'admire et je l'aime : c'est majestueux, grandiose et pittoresque. Je me sens écrasée sous cette immense voûte de verdure. De temps en temps, nous franchissons d'autres menus affluents de la Bia, sur des ponts rustiques mais suffisants,

---

<sup>1</sup> Cette route a été refaite depuis par la Compagnie minière de l'Ouest Africain. Elle est maintenant carrossable jusqu'à Ahinta et tous les accidents de terrain ont été supprimés.

et rencontrons quelques petits villages ensoleillés, nécessaires pour nous rappeler que nous sommes en Afrique.

Dans l'un d'eux nous faisons une nouvelle halte, le porte-canne <sup>2</sup> qui nous a précédés y a fait préparer du vin de palme pour les porteurs et ces derniers s'en emparent avec avidité. Il faut voir toutes ces mains tendues vers une mêmealebasse et quelles protestations quand un glouton prend quelques gorgées de trop ! Ils sont bien excusables d'ailleurs, d'abord parce qu'ils meurent de soif et ensuite parce que le vin de palme est une boisson exquise et rafraîchissante.

Après avoir laissé à tout ce monde le temps de se gorger de la précieuse sève, nous repartons ; excités, quelques jeunes porteurs, moins chargés que les autres, s'amusent à courir auprès de nos hamacaires en leur criant : « N'dia mô, n'dia mô » (merci à vous tous), un loustic qui supporte ma tête répond : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! » et semble très fier de savoir prononcer ce mot auquel un de ses acolytes répond, avec un indescriptible accent : « Voilà moi, voilà moi ! » et tout le monde repart de plus belle, ce qui prouve que la religion sert tout de même à quelque chose.

[Dans le fief de la Compagnie de l'Ouest-africain]

[www.entreprises-coloniales.fr/afrique-occidentale/Ouest-Africain\\_francais.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/afrique-occidentale/Ouest-Africain_francais.pdf)

Nous arrivons ainsi à Ahinda où la Compagnie de l'Ouest-africain possède un merveilleux filon, sur lequel l'ingénieur anglais X, qui l'a découvert, fait en ce moment des sondages. J'admirai surtout les merveilleuses sondeuses à diamants qui, dans les roches les plus dures, granit ou diabase, forent méthodiquement des trous réguliers de trois centimètres de diamètre, à des profondeurs immenses ; dans une galerie en plan très incliné, nous renouvelâmes l'expérience de la grotte du Chien, monsieur X, qui marchait devant, voyait sa bougie s'éteindre dès qu'il la descendait à hauteur de son épaule, mon mari qui le suivait pouvait garder sa bougie allumée jusqu'à hauteur de sa ceinture, enfin moi, la dernière, je m'enfonçais dans la nappe d'acide carbonique jusqu'aux genoux : si je mettais ma bougie au ras de terre, elle était éteinte immédiatement. Ce petit jeu nous amusait tellement qu'à un moment donné, nos trois chandelles furent soufflées simultanément, nous étions dans l'obscurité la plus complète et monsieur X, qui se trouvait au bas de la pente, éprouvait les premiers symptômes de l'asphyxie. Il était temps de filer ; toujours sans lumière, je fis demi-tour et, poussée par mon mari, au milieu des éboulis de latérite, je sortis de la galerie en cul-de-sac abandonnée à cause du « mauvais air ». Monsieur X ralluma nos bougies et nous nous empressâmes de regagner la surface où la brise de la forêt, quoique malsaine, nous parut délicieuse à respirer.

Après Ahinta, le terrain change d'aspect et devient plus accidenté. Nous sommes obligés de mettre pied à terre pour escalader une colline de latérite et quartz aurifère ; la montée est très dure et la descente trop facile sur l'autre versant, il faut se retenir vigoureusement avec des cannes pour ne pas rouler ou glisser sur les petits cailloux, ronds comme des billes. Enfin, nous nous retrouvons en terrain plat, je suis tellement essoufflée que je m'imagine avoir franchi une importante montagne, mais mon mari, toujours encourageant, me dit que je n'ai encore rien vu et que je peux « numéroter mes abattis » (savez-vous ce que cela veut dire ?...) si je veux affronter les montagnes rocheuses de l'Est. Il me dit aussi que nous allons quitter la route pour entrer dans les sentiers de singes où il faut se frayer un passage à l'aide de la machette, escalader les troncs d'arbres ou ramper comme des couleuvres sous les fouillis de lianes qu'un géant de la forêt, déraciné par le vent, a entraîné avec lui dans sa chute.

Nous rencontrons quelques caravanes de porteurs de caoutchouc, puis des habitants des villages environnants qui vont et viennent dans les plantations disséminées sur notre parcours. Au passage, des salutations bruyantes sont échangées avec nos porteurs, les

---

<sup>2</sup> Messenger officiel muni d'une canne comme insigne.



« anio », « akouabo », ou les « aniségué » se croisent selon qu'il s'agit d'Agnis ou de Dioulas ; lorsqu'une dame noire vient à passer, les salamalecs se prolongent jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée de la voix.

À dix heures et demie, nous arrivons à Étimbo ; on nous conduit dans une case où nous installons tant bien que mal tables et chaises pliantes. En une heure, notre boy Zahi a le temps de faire sauter un poulet tué le matin, de faire frire quelques pommes de terre, cuire des œufs, préparer le café et nous d'absorber le tout. La soixantième minute n'est pas écoulée que nous voilà repartis.



Zahi, le boy de la mission, et M<sup>me</sup> Zahi.

Soit, j'ai promis de ne pas entraver la marche de la petite colonne, mais quelle digestion sous les secousses du hamac ! Je rebondis comme une balle sur la toile tendue. Après avoir parcouru une assez longue route en terrain plat, grimpé deux raidillons, traversé des plantations de bananiers, nous rencontrons la fanfare d'Ayamé, venue au-devant de nous avec une foule d'indigènes porteurs de drapeaux et de palmes.

Boum ! Boum ! les coups de grosse caisse frappés à tour de bras scandent mes cabrioles sur le maudit hamac, je suis assommée, étourdie et j'ai le tympan brisé. On s'arrête enfin sur le bord de la Bia et on se prépare à la franchir en pirogue. Nos porteurs, qui ont oublié leur fatigue, dansent et accompagnent de déhanchements grotesques les roulements des tambours ; non sans qu'ils aient failli nous faire chavirer plusieurs fois, nous arrivons sur l'autre rive. Là, une multitude bariolée nous attend en un groupe pittoresque étagé sur la berge en amphithéâtre. C'est Sa Majesté Aka Brimbi qui s'intitule roi d'Ayamé. Cet ivrogne aux pattes courtes et à la figure rébarbative est couvert d'or des pieds à la tête ; sa femme est également parée de chapelets de pépites et de lourds bracelets. Tous deux s'abritent sous un énorme parasol. Nous recevons les souhaits de bienvenue de l'aimable couple, la foule pousse des cris inarticulés et nous

pénétrons dans le grand et beau village d'Ayamé que les indigènes, pour la circonstance, ont coquettement décoré de drapeaux, de palmes et de feuillages comme ils l'ont vu faire à Aboisso, les jours de grand tralala ; nos porteurs, sentant l'écurie, deviennent de plus en plus bruyants. Ce sont des « Jésus-Christ » et des « Voala moa ! » à n'en plus finir, dominés par l'éternel « N'Dia mô, ndia mô ! »

Une case confortable, munie de deux lits recouverts d'un monceau de riches pagnes et d'une table, sur laquelle un bouquet de fleurs a été galamment placé à mon intention, nous est offerte. Grâce aux bons soins d'Aka Brimbi, peu accoutumé à se montrer hospitalier, mais rendu sage par une leçon récente, nos porteurs trouvent des vivres en abondance et, en attendant le dîner, nous allons visiter le village.

Notre attention est attirée par un groupe nombreux installé dans la cour d'une case ; une femme étendue dans un coin paraît atteinte du tétanos et souffrir horriblement ; au milieu de la cour, une grosse dondon, peinturlurée de blanc et vêtue d'un grand pagne également blanc, danse avec frénésie. L'écume sort de ses lèvres, ses gestes sont ceux d'une possédée et, sous l'impulsion du démon qui la hante, elle se livre à des contorsions désordonnées qui tantôt font tomber le pagne blanc, vêtement unique qui la couvre, ou l'abattent sur le col exténuée et pantelante. Ses aides voilent tant bien que mal sa nudité, rajustent le pagne fétiche et épongent respectueusement la sueur qui ruisselle sur tout son corps.

J'interroge l'interprète qui m'apprend que cette doctoresse a été appelée pour chercher si la malade a quelque chance de salut et, dans ce cas, pour la soigner.

La sorcière se relève et, après des nouvelles et frénétiques gambades, renifle éperdument dans la direction des quatre points cardinaux.

— Que fait-elle encore ?

— Elle cherche pour voir si elle a senti la mort venir !

— Diable !

Tout à coup, l'enragée féticheuse pousse d'horribles cris et parle avec volubilité à la malade qui, sous ses éclats de voix, commence à geindre plaintivement, tandis que ses parents se mettent à pleurer.

— Que lui dit-elle donc, grand Dieu !

— Madame, elle lui dit qu'elle est f... chue !..

III  
Deux jours à Akrézy [Akrizi]  
Ce que c'est qu'une mine d'or

Les coqs du village sonnent le réveil, notre toilette est vite faite et dès six heures, ayant eu le temps de prendre notre petit déjeuner, nous voilà en route. Nous admirons au passage le beau caravansérail que les indigènes sont en train de construire pour les voyageurs européens et les caravaniers et, après de nombreux shake-hands, nous filons bon train. À environ une heure de marche d'Ayamé, nous laissons à notre gauche la bonne route de l'Indénié pour pénétrer dans les fameux chemins du Samvi ; surprise agréable, les indigènes ont eu la bonne idée d'améliorer le sentier, de sorte que je ne suis pas obligée de descendre de hamac. C'est heureux car, par moments, on patauge dans d'odieux marais qui exhalent une odeur infecte. J'aime mieux y voir les pieds nus des porteurs que mes malheureuses chaussures : ils sont plus facilement lavables. Nos porteurs ne s'en plaignent d'ailleurs pas et, une fois sur la terre ferme, ils vont comme le vent, il faut se fâcher pour les empêcher de trotter ; mon ami « Jésus Christ » leur crie toujours « Pas zymnastique ! » au grand dam de mes intestins abominablement déplacés dans cette course échevelée.

À 2 kilomètres d'Akrézi, la petite cérémonie du tam-tam recommence. En avant la musique ! Je crois que je vais devenir folle ; enfin, tambours et grosse caisse en tête, nous finissons par atteindre le village, propre et bien entretenu, bâti au pied d'une colline de laquelle il offre un aspect assez gracieux. Les indigènes se montrent affables et prévenants ; aucune difficulté pour obtenir des vivres, bananes, ignames et taros. Ces derniers sont des tubercules très nourrissants qui constituent la base de l'alimentation indigène.

En décembre, les Agnis célèbrent en grande pompe la fête des ignames qui dure deux jours ; il n'y pas très longtemps, ils faisaient encore, à cette occasion, des sacrifices humains, mais maintenant, ils se contentent de larges libations de gin et d'une orgie de grosse caisse. Leurs tam-tam sont loin d'être disgracieux ; hommes, femmes, enfants, revêtus de leurs plus beaux pagnes, dansent autour du groupe harmonieux formé par une grosse caisse, deux tambours et deux fifres, à la lueur d'une quantité de flambeaux multicolores suspendus à un if tournant auquel un enfant imprime un mouvement de rotation continue. Presque tous ont un mouchoir dans chaque main, quelques-uns en ont même un troisième dans la bouche, ce qui ne les empêche pas de se moucher qu'avec les doigts. Des dandies, car il en existe partout, portent, en route, des faux cols démesurés, des manchettes, et sont coiffés de panamas d'un louis, de feutres ou de casquettes coquettement posés sur l'oreille ; dans leur main, une élégante canne décrit des moulinets.

Les spectateurs vident à profusion des flacons de parfum sur la tête ou les épaules des femmes qui exécutent les pas les plus gracieux, mais ces odeurs mélangées à celles moins agréables encore de suifs et graisses douteuses et à d'âcres effluves humaines, les cris, l'assourdissant tapage des instruments et des tourbillons de poussière ne permettent pas de rester longtemps auprès des indigènes en liesse.

Laissons-les danser et revenons à Akrézi. Nous déjeunons dans ce village hospitalier et, vers une heure de l'après-midi, nous prenons le chemin de la mine. Nos porteurs commencent au pas de course l'ascension des côtes, au milieu des chausse-trapes créées par les anciens puits qui ont servi aux indigènes pour l'extraction de l'or et sont cachés par les herbes et les lianes ; le sentier à flanc de coteau est étroit et pénible. À notre droite s'ouvre à pic un profond ravin dont nous ne pouvons, à cause de la végétation qui l'obstrue, voir la fin ; nos porteurs ne ralentissent pourtant pas leur

course et d'un pied sûr, comme de jeunes cabris, ils semblent se jouer de la difficulté et du danger. Le panorama est vraiment splendide. Enfin les mines d'Akrézi nous apparaissent, dans une large clairière, à un brusque détour du chemin.

Elles appartiennent à la Compagnie de l'Ouest-africain français dirigée par monsieur le gouverneur général Binger, l'explorateur célèbre, fondateur de cette colonie où il suffit de prononcer son nom pour évoquer dans l'âme des indigènes d'ineffaçables souvenirs de bonté et d'affabilité. Ce mot magique, mon mari s'en sert à chaque instant comme d'un « Sésame, ouvre-toi ! » pour ouvrir à la confiance les cœurs fermés de ses sauvages administrés et, chaque fois, l'effet est le même, les visages s'épanouissent, les mains se tendent, toute contrainte disparaît.

Nous sommes fort aimablement accueillis par monsieur Wood, l'ingénieur directeur de la mine, un Anglais tel qu'on aime à se les représenter chez nous, grisonnant déjà, mais d'une activité et d'une vigueur inlassables. Tout heureux d'entendre dans la bouche d'une Française les accents de sa langue nationale, monsieur Wood nous reçoit de la façon la plus courtoise et la plus cordiale.

Il met à notre disposition la maison de monsieur J.-B. Richard, l'organisateur des premiers travaux qui ont été faits ici. La peu confortable case en bambous, ouverte à toutes les intempéries, est soigneusement tendue d'étoffes et ses informes ouvertures sont drapées de légers rideaux ; là, comme dans le petit jardin qui entoure l'habitation, on sent planer le souvenir de la gracieuse madame Richard, une Anglaise, distinguée et vaillante compagne de l'explorateur, qui, malgré le chagrin de se séparer de ses deux enfants, obligés de rester en Europe pour leur instruction, n'a pas hésité à suivre courageusement son mari en Australie, au Canada, au Siam et en Côte-d'Ivoire.

Souvenir d'indomptable énergie chez l'un, souvenir de charme, de grâce et d'inépuisable bonté chez sa compagne, monsieur et madame Richard ne sont pas près d'être oubliés dans ce pays où ils ont soutenu une lutte opiniâtre contre d'incessantes difficultés.

À peine sommes-nous arrivés que déjà, malgré sa fatigue, mon mari va rôder dans les placers et me rapporte de magnifiques échantillons de quartz où l'or se voit à l'œil nu ; sa curiosité me gagne et je me laisse emmener à l'entrée des puits, par des chemins impossibles où j'éprouve la solidité du fond de ma culotte en kaki. Partout des trous abandonnés, à demi recouverts par les herbes, et profonds, parfois, d'une trentaine de mètres ; nous avons commis une grande imprudence en nous aventurant ainsi sans un guide compétent.

Furieuse de m'être violemment assise une fois de plus et d'avoir failli dégringoler en bas du ravin sans le bras trop sûr qui, pour me retenir, me démolit à moitié une articulation, je ne cachai pas à mon cicérone improvisé la triste opinion que j'avais de ses talents.

Nous rentrons, un dîner succulent nous est servi. Monsieur Wood ne voulant pas être en reste de politesse veut nous parler français, nous échangeons des vues gastronomiques et monsieur Wood trouve les vins français « bôcoup jolis ».

Les treuils des puits fonctionnent toute la nuit, mais leur tapage infernal ne nous empêche pas de dormir. Seules les explosions de dynamite au fond des galeries parviennent, de bonne heure, à nous réveiller.

Dès six heures et demie du matin, nous sommes prêts à suivre notre hôte qui tient à nous faire visiter lui-même ses intéressants travaux.

Avec précaution, il nous mène par des chemins glissants où il faut parfois grimper à quatre pattes ou descendre sur le dos.

On nous donne les indispensables bougies, puis, en falote procession, nous entrons dans un premier tunnel ; notre boy Zahi refuse de nous suivre, ce trou noir ne lui dit rien qui vaille, mais il se rassure en voyant que la galerie est creusée en pleine roche. On travaille là jour et nuit ; à quarante mètres de profondeur, nous trouvons une équipe de noirs sous la conduite d'un mineur italien. C'est une vision d'enfer que ces hommes de

bronze dont la peau ruisselante scintille sous la lueur des bougies, leurs ciseaux d'acier poussés par de lourdes masses rebondissent sur la terrible diabase ; c'est à peine si, en douze heures, ils parviennent à forer un trou de mine suffisant pour y introduire la cartouche de dynamite. Au bout d'une journée et d'une nuit de travail ininterrompu, on arrive ainsi à allonger la galerie de soixante centimètres !

Ouf ! Nous voilà dehors, mais pas pour longtemps car, après de nouvelles acrobaties à flanc de coteau, une autre galerie s'offre à nos investigations. Là, il y a moins de sécurité, la roche (du quartz aurifère) est friable et les boiseries cèdent sous la pression des masses d'argile boueuse. Nous avons de l'eau jusqu'aux chevilles et mon complet kaki prend des teintes cachou. Après cent mètres d'une pénible tribulation, nous nous heurtons à l'extrémité du tunnel ; nous circulons encore dans quelques embranchements où le quartz qui forme les parois présente de visibles traces d'or. Sur notre passage, nous constatons un petit éboulement récent qui nous donne la chair de poule et, courbés en deux, nous sortons enfin de ce royaume des taupes ; notre boy, qui nous a suivi à contrecœur, s'écrie en parlant de lui-même : « Cet homme ne remettra plus jamais les pieds là-dedans ! ».

Pour vous expliquer sa terreur, il faut dire que, du temps où les indigènes exploitaient seuls ce placer, trente hommes furent engloutis par une masse de terre et que leurs squelettes n'ont pas encore été retrouvés ; c'est pourquoi de terrifiantes légendes circulent dans ce pays dont les habitants ont cessé tout travail aux environs du théâtre de la catastrophe.

De là nous grimpons une haute colline abrupte pour atteindre l'ouverture du puits Florence qui doit aérer la galerie taillée dans la diabase et permettre de continuer ensuite les recherches pour retrouver le filon ; une machine à vapeur actionne les pompes d'épuisement ; puis nous visitons la forge, la scierie mécanique et ensuite le moulin Huntington. Ce qui est merveilleux, c'est le fait d'avoir pu amener jusque là ce lourd matériel ; il a fallu, pour aboutir à ce résultat avec les difficultés de la route et les moyens précaires dont on dispose, de véritables miracles d'énergie.

Les indigènes, bien entendu, ne disposent pas de moyens aussi puissants. Ils écrasent le minerai à coups de marteau et lavent à la battée le quartz pulvérisé. De temps en temps, ils trouvent de merveilleuses pépites et, dans tous les villages, les notables et leurs femmes en portent de riches colliers, fortune acquise et transmise par plusieurs générations.

Le temps passe vite ; fort intéressés par les travaux du moulin, nous avons à peine une demi-heure pour visiter le laboratoire de chimie, les fours et les cornues que, déjà, la nuit est arrivée ; après un bon dîner, nous préparons nos bagages et nous nous endormons paisiblement, fatigués de cette rude mais bien agréable journée.

IV  
Nous entrons chez les Affémas  
Quelques détails sur les produits du pays  
Un palabre à Dibi

Le 13, dès six heures du matin, nous prenons congé de l'aimable monsieur Wood et la petite caravane se met en route pour Dibi. Si madame Richard m'a précédée à Akrézi, je suis fière d'entrer maintenant la première dans une région où, comme le dit élégamment mon mari, la main d'une femme blanche n'a jamais mis le pied.

Nous rencontrons des arbres d'essences diverses, les funtumias, les kickxias, les lianes landolphias et autres espèces à caoutchouc, plusieurs variétés d'acajou, richesse du pays ; en passant, mon mari croit même reconnaître un ébénier. Nous trouvons aussi des caféiers et vanilliers sauvages, et, en approchant de Dibi, de nombreux palmiers à huile et palmiers raphia. Les principaux produits de la Côte-d'Ivoire sont le caoutchouc, l'acajou, l'ivoire, l'or, l'huile et les graines de palmes dont on fait le savon et, parfois aussi, du beurre qu'on nous vend comme naturel.

Le caoutchouc, comme la résine, s'extrait par incision des arbres ou des lianes ; on le coagule par la chaleur ou par des acides, le jus de citron par exemple. Sur les grands arbres, l'incision se fait en forme d'arête de poisson renversée, une calebasse recueillie en bas le latex blanc et visqueux. Quant aux bois d'ébénisterie, flottés sur les cours d'eau au moment de leurs crues, ils sont conduits aux lagunes et de là à la mer où on les embarque sur les paquebots. Dans la région que nous traversons, trop éloignée et dépourvue de cours d'eau navigable, leur exploitation restera très difficile, tant que le transport ne sera pas assuré par des voies ferrées.

Le palmier à huile (*elæis guineensis*) fournit des graines rouges dont on extrait une huile comestible ; l'amande des noyaux donne également une matière grasse très appréciée dans l'industrie.

Ont-ils de la chance, ces noirs ! Ils n'ont qu'à se baisser ou à grimper pour ramasser tout ce qu'il faut.

Car ils possèdent encore d'autres palmiers, le palmier-liane, qui fournit le rotin dont on fait des corbeilles, des nattes, des ligatures pour remplacer les pointes ou les chevilles dans la charpente des maisons ; ils ont le cocotier qui, comme le raphia, est utilisable depuis la tête jusqu'aux racines.

En causant à bâtons rompus de flore et de faune, nous étions arrivés à la Bouègne, rivière qui, sur la partie de son cours, sert de limite à la Côte-d'Ivoire ; Dibi, notre gîte d'étape, n'est qu'à 1.500 mètres de la frontière. Nous traversons la Bouègne, escortés d'une foule d'indigènes venus à notre rencontre, et nos porteurs, chantant à tue-tête en pénétrant dans la rue centrale du village, effarouchent quelque peu les commères venues pour nous regarder ; il y a jusqu'à notre petit marmiton Grah, jeune Krooman, au front têtu, qui veut « faire comme gramophone » et nasille : « Sali, demère saste et pire ! » aux éclats de rire des autres indigènes qui raillent son ambition de chanter en français.

On nous conduit dans une gentille petite case en pisé, aux murs enduits de kaolin d'un blanc pur, au toit de chaume et au sol recouvert de nattes bien propres ; nous disposons de deux pièces, dont une chambre à coucher microscopique contenant deux couchettes en bois, abondamment recouvertes de pagnes, que je m'empresse de faire déménager pour les remplacer par nos lits de camp, craignant les trop fameux insectes.

Mon mari se voit obligé d'exercer ses fonctions d'administrateur ; il y a un grand palabre entre les gens d'Akrézi et ceux de Dibi, presque un *casus belli*, et des notables d'Akrézi nous ont accompagnés jusqu'ici pour trancher le différend et mettre fin au conflit.

Comme vous le verrez, la chose était très grave, voici :

Venus, il y a deux mois pour prendre part à une fête, des gens d'Akrézi, plus ou moins ivres, avaient fait cabinet (style de notre interprète) sur le bord de la Bouègne ; le fétiche des eaux avait trouvé la plaisanterie mauvaise et il importait de le calmer ; il fallait aussi laver l'affront et... le reste. C'est pourquoi les coupables reçurent quelques horions, en rendirent autant et les deux villages cessèrent toutes relations.

Le frétilant Azémia, chef de Dibi, prend la parole, stigmatise vigoureusement la profanation dont son fétiche a été victime et demande une bouteille de gin pour l'apaiser. Ceux d'Akrézi finissent par y consentir, non sans se faire tirer l'oreille, et l'administrateur insiste pour qu'ils donnent au dieu de la rivière cette offrande qui doit lui faire passer le goût de l'autre et ramener la paix entre deux villages que cette ridicule histoire a mis bien près de la guerre.

Les eaux chantantes de la Bouègne, entre les larges fleurs des nénuphars et des narcisses, entraînent le précieux liquide que nos noirs regardent couler d'un air d'envie et de regrets ; après quelques paroles cabalistiques, la bouteille suit le reste, tout le monde est content et nous allons paisiblement regagner notre case pour dîner et dormir.

V  
Koffikrou et Bafia  
Une rude étape, la forêt vierge



Deux indigènes de Koffikrou ont consenti  
à se laisser photographier avec moi.

Jusqu'ici, nous avons fait du Nord et de l'Est, nous piquons maintenant vers le Sud ; la direction n'est pas la seule à changer et si les indigènes prévenants ont un peu nettoyé le sentier entre Akrézi et Dibi, ce qui m'a permis, grâce à la légèreté de mon poids, de rester en hamac, il faut maintenant abandonner ce mode de locomotion et, à mon tour, graisser mes bottes. Je ne suis pas habituée à la marche dans ces pistes à peine tracées. À chaque instant, mes pieds s'enchevêtrent dans les racines et je perds l'équilibre ; de plus, la pluie a rendu très glissante l'argile du sol et je commence à constater que tout n'est pas rose dans le métier d'explorateur.

Les porteurs ont perdu leur belle humeur, ils ont « gagné ventre creux » parce qu'on n'a pu leur donner de viande à Dibi et la pluie qui recommence achève de les rendre maussades.

Pendant deux longues heures, nous marchons sous l'averse. Chacun est envahi par cette sorte de mélancolie qui est particulière à la brousse et le silence n'est troublé de temps à autre que par la chute de quelque porteur qui a glissé avec sa charge. Heureusement qu'aucun d'eux ne se fait de mal et que nos cantines seules sont endommagées.

Tout à coup, notre guide de Dibi, auquel le silence pèse par trop, sort d'un vieux clairon une note enrouée et fausse qui déride tout le monde, mais ce n'est que pour un instant, l'air n'est pas pur, la route n'est pas large, et notre musicien n'est pas le rude compagnon chanté par Déroulède.



En outre des accidents naturels du terrain, les lourdes pattes des éléphants ont creusé de profondes ornières dans la terre molle des bas-fonds, nous pataugeons dans la vase et la pluie tombe toujours.

Çà et là, des palmiers, raphias et *e/æis*, changent la monotonie de la végétation dense, puis nous trouvons quelques maigres plantations et arrivons à Koffikrou pour déjeuner.

On nous donne une case entièrement faite en nervures de raphia. Le toit de palmes est assez élevé. Elle est bâtie sur de courts pilotis et possède un semblant de véranda. Nous nous y installons de notre mieux, car nous devons y rester deux jours et pendant que l'administrateur réglera ici toutes les affaires qui l'intéressent, monsieur Andrieu fera une reconnaissance jusqu'à Bafia, au Sud, puis viendra nous rejoindre et nous repartirons ensemble pour le Sud-Est.

Le malheureux jeune homme part après déjeuner sous une pluie battante ; l'impression de tristesse qui pèse sur nous ne fait qu'augmenter. Un nouveau-né qui pleure constamment dans une case voisine me rappelle les nuits d'angoisse passées auprès du berceau de mon pauvre petit Jean et je voudrais pouvoir quitter ce village et fuir les pénibles souvenirs que ces vagissements d'enfant réveillent en moi. La soirée s'achève pourtant et la nuit vient, ramenant avec elle l'oubli momentané des douleurs passées.

De bonne heure, le lendemain, le bavardage et les rires des femmes, occupées à la confection du traditionnel foutou, nous arrachent au sommeil ; les pilons tombent en cadence dans les mortiers de bois, pendant que les représentants du sexe fort réchauffent paresseusement leurs membres engourdis aux premiers rayons du soleil.

La matinée est radieuse et nous sortons en hâte pour profiter de la clarté et prendre quelques photographies. À la vue de l'appareil, les femmes s'enfuient effrayées et il faut que je reste à côté d'une de ces dames et d'une fillette pour qu'elles consentent à ne pas fuir devant l'objectif.

Durant toute la journée, mon mari palabre avec les indigènes. Le soir, monsieur Andrieu revient avec le chef de Bafia et sa suite qui veulent saluer l'administrateur. Les discours reprennent de plus belle.

Pendant ce temps, j'ai réussi à faire laver et sécher nos vêtements et à remettre nos bagages en ordre pour l'étape du lendemain.

Au milieu de la nuit, je suis désagréablement réveillée en sursaut par de l'eau qui me dégringole sur la figure. Voilà bien notre chance, nous naviguerons encore demain dans la boue. Pourtant je n'entends pas la pluie tomber au dehors... D'où vient donc cette eau ? Je fais flamber une allumette et, de suite, une course précipitée entre les palmes de la toiture m'annonce que j'ai été victime d'un rat mal élevé. Doux pays ! Enfin, j'en suis quitte pour me débarbouiller et je me rendors tranquillement. On s'habitue à tout.

Nous quittons Koffikrou au point du jour, la route devant être longue et surtout mauvaise. Le sentier n'est même plus tracé, il faut toute la science du guide pour ne pas perdre la direction au milieu des inextricables fourrés. Grâce à l'exiguïté de ma petite personne, je parviens à me faufiler entre les lianes, mais, devant les rivières qu'il faut traverser sur un seul tronc d'arbre, étroit, mouillé et glissant, je ne me sens pas très brave et, sans l'aide d'un noir vigoureux dont les pieds nus ne bronchent pas, j'aurais souvent fait des chutes désastreuses.

La traversée d'une rivière sur un tronc d'arbre humide et glissant

Trois cases délabrées et abandonnées représentent le village de Mohamé où nous pensions trouver du vin de palme pour nos hommes et prendre un peu de repos. Nous repartons, espérant trouver plus loin un gîte, et nous finissons en effet par découvrir trois nouvelles cases, encore en ruines, mais sur lesquelles quelques volutes de fumée bleuâtre décèlent la présence d'êtres humains.



Sont-ce bien des humains, ces deux horribles fantômes que nous apercevons sous les toits à demi écroulés ? Étalant des plaies hideuses, deux lépreux, abandonnés là, végètent misérablement en attendant la mort : l'un, passif et résigné, accroupi sur une natte, ne prend même plus la peine de chasser les tourbillons de mouches qui se posent sur ses ulcères ; l'autre, un peu plus solide sur ses jambes, vaque aux travaux du ménage et prépare la maigre nourriture qui leur permettra de prolonger encore leur triste existence.

Nous répondons en hâte au salut de ces malheureux pour lesquels nous ne pouvons rien et, continuant notre route, nous arrivons à Ehanéka, autre petit campement où nous trouvons deux ou trois indigènes et du vin de palme pour les porteurs. À notre grande sur-prise, un Européen, presque un vieillard, arrive en même temps que nous, en sens inverse. C'est monsieur Tourillon, prospecteur de la Compagnie de l'Ouest africain français, qui fait des recherches minéralogiques dans cette région.

Le sentier devient de plus en plus mauvais et, péniblement, nous atteignons Frambo. Quelques cases sont en assez bon état, mais les habitants, entièrement nus pour la plupart, se réunissent en groupes apeurés et regardent d'un fort mauvais œil notre invasion ; ils affectent l'air de véritables sauvages et mettent la plus mauvaise volonté à comprendre ce qu'on leur demande. Une vieille mégère sordide nous cède, en maugréant, une petite place sous un appentis délabré et son indignation est à son comble quand nous la prions, très poliment d'ailleurs, de vouloir bien éloigner de nous unealebasse où quelques écrevisses achèvent de pourrir.

Pendant ce temps, notre déjeuner a été préparé tant bien que mal, et nous reprenons des forces pour continuer cette étape dont le plus difficile reste à faire. Au

dessert, l'interprète nous apporte deux énormes escargots et s'étonne de ne pas nous voir les déguster avec empressement.

En route ! En route ! l'administrateur s'impatiente et les porteurs, entassant dans leurs bajoues les derniers morceaux de bananes, se précipitent sur les charges ; nous avons à peine fait quelques pas que la pluie se met à tomber avec abondance.

## VI

Dans les ruines de Toliésou — Qui n'a pas son cercueil ? — Quelques leçons de civilité puérile et honnête à l'usage des Affémas



Indigènes de Toliésou.

Nous avançons à grand'peine, tantôt escaladant les blocs de quartz et tantôt enfonçant jusqu'à mi-jambe dans les fondrières ; souvent, il faut attendre sous l'averse que les hommes d'avant-garde aient, à coups de machette, frayé un chemin à travers les lianes épineuses, et ce sont des ruisseaux qu'il faut passer à califourchon sur des ponts de singe, puis des collines rocheuses se succèdent, entrecoupées d'inferts marais ; lorsqu'on croit remettre le pied sur le sol moins fuyant, on enfonce tout à coup jusqu'à la ceinture dans un des nombreux puits d'extraction d'or abandonnés et à demi comblés, qui, semblables à des pièges, se dissimulent traîtreusement sous la brousse. Enfin, voilà le bouquet : une haute montagne, dont la pente a moins de 35° et toute hérissée de roches, se dresse sur notre passage.

À quatre pattes, sur l'argile et les roches que la pluie rend très glissantes, nous grimons pendant une demi-heure ; tantôt tirée par un noir ou poussée par mon mari, je parviens au sommet d'où nos porteurs, à la queue-leu-leu, étagés sur la pente, forment un ensemble très pittoresque.

Ce n'est pas tout : il faut maintenant descendre l'autre versant qui est presque à pic et encombré d'un chaos de rochers. Je n'ose m'aventurer et je pense sérieusement que je n'arriverai pas en bas sans laisser quelques membres en route ; mon mari me confie à un solide gaillard aux pieds nus et, presque portée, je parviens à me tirer de ce véritable casse-cou. La pluie tombe toujours, mais il faut quand même s'arrêter pour laisser souffler les porteurs éreintés.

Allons, encore un effort, nous traversons plusieurs fois la rivière Tolié et, par un chemin horrible et glissant, nous finissons, trempés jusqu'aux os et harassés de fatigue, par atteindre Toliésou.

À en juger par le nombre de ruines, Toliésou était jadis un grand village coquettement installé au milieu d'une clairière plantée de hauts cocotiers ; seules quelques cases paraissent maintenant habitées, mais nous n'y trouvons pas un chat. Les

ruines, enfouies sous les fleurs et les plantes grimpantes, forment un ensemble charmant, mais peu confortable, et nous avons bien du mal à installer nos lits de camp dans une case délabrée. Il faut de savants calculs pour les mettre à l'abri des trous par où ruisselle l'averse.

À travers le toit de notre salle à manger-salon pousse un superbe canna dont les fleurs rouges, agitées par la brise, semblent nous murmurer : « Étrangers, que venez-vous faire ici ? Ne troublez pas le sommeil de la Belle au bois dormant. »

Est-ce elle qui arriva, muée par quelque ensorcellement en un vieux chef de village ? Le vénérable patriarche, suivi de deux ou trois indigènes miteux, nous fait des signes de bienvenue, mais ne paraît pas entendre nos questions. Un de ses fils nous apprend qu'il est sourd comme un pot ; dans ces conditions, la conversation va manquer de charmes.

À côté de notre cuisine, se trouvent deux grands tam-tam et deux cercueils volumineux, en acajou massif assez adroitement travaillé ; ce sont ceux du chef et de sa femme, déjà vermoulus ; ils doivent attendre leurs hôtes depuis longtemps. Dans ce pays, le grand luxe consiste à se préparer une demeure convenable pour l'autre monde et à vivre presque sans abri dans celui-ci ; chacun prend son plaisir où il le trouve. Bruyante antithèse, les deux tambours montrent le caractère de ces noirs qui font tout en dansant et qui accompagnent les événements heureux ou malheureux de leur vie des sons de ces redoutables instruments.

Les Affémas<sup>3</sup> sortent un par un de la brousse ; on dit « sortir de la brousse » et non « entrer dans le village », ce qui prouve que la brousse est l'habitation normale de ces primitifs. Ils se groupent autour de leur chef, puis, comme nous sommes les premiers arrivés et que le protocole impose aux nouveaux venus l'initiative des salutations, ils passent en monôme devant nous en disant à chacun le « N'Dia anio » de circonstance. Ce mot est accompagné d'un geste de la main, les doigts tendus, avec l'air de couper dans le vide une tranche de pain imaginaire.

Régulièrement, après les avoir laissés s'asseoir, nous devrions nous lever à notre tour et défiler devant eux en faisant les mêmes simagrées, mais mon mari préfère ignorer la coutume et dit à l'interprète de répondre aux salutations. Il demande ensuite au chef pourquoi le village est désert et veut savoir si la population s'est installée en territoire anglais.

L'interprète traduit au porte-canne du chef qui répète les paroles à ce vieillard. Celui-ci n'entend pas un mot, mais fait mine de comprendre et son fils répond pour lui par le double canal du porte-canne et de l'interprète. Quelles complications !

Avant de commencer son discours, l'orateur du village applique son poing gauche sur sa narine et se mouche violemment ; instinctivement, je rentre mes pieds sous ma chaise. Remarquez qu'il s'est servi de la main gauche, exclusivement réservée aux usages de ce genre et non de la droite qui, pendant les repas, trempe dans l'écuelle commune. Il renifle, s'essuie de nez avec l'avant-bras, puis essuie l'avant-bras sur sa cuisse nue. Il crache ensuite par terre et, méticuleusement, en fait disparaître les traces avec son pied, car la terre sert à s'asseoir et d'ordinaire on crache sur les murs, ce qui est bien plus convenable, mais cette fois, puisque nous sommes en plein air, on l'excusera de cette infraction aux usages.

Je vous demande pardon d'entrer dans ces détails qui vous seront nécessaires si vous venez plus tard dans ce pays et ne voulez pas y passer pour des gens sans éducation. Je me rappellerai toujours l'étonnement de ma petite servante indigène quand, le jour où elle entra à mon service, je la réprimandai pour avoir craché sur les murs soigneusement peints de la résidence d'Aboisso.

Enfin prêt, le porte-canne s'exprima en ces termes :

---

<sup>3</sup> Tribu de la race Agni qui occupe la partie Sud-Est de la Côte-d'Ivoire.

— Si vous n'avez trouvé personne ici, c'est la faute de la Mort, qui est venue décimer notre population <sup>4</sup>, mais nous sommes de fidèles sujets de la France et nous ne songeons pas à quitter la terre de nos ancêtres pour nous installer en pays étranger. Nous vivons disséminés dans la brousse pour échapper à la Mort.

L'administrateur se déclare satisfait de cette explication plus ou moins valable, les peuplades de la frontière passant alternativement d'un territoire sur l'autre, pour échapper tour à tour à l'autorité anglaise ou à l'autorité française et sauvegarder quelques bribes de leur ancienne indépendance. L'heure étant très avancée, il fit dire au chef de convoquer tout son monde pour reprendre, le lendemain, la conversation.

Le matin, un coq perché sur notre toit de chaume ajouré lance des cocoricos à n'en plus finir et nous enlève tout sommeil avec ses cris et ses battements d'ailes.

Le ciel est clair et radieux, nos gardes sénégalais font leur salam en glorifiant Allah sur le ton le plus monotone et en se jetant du sable sale sur la tête en guise d'ablutions... Marabout cognac, autrement dit païen, le planton Tiakoura se gratte consciencieusement la plante des pieds avec son couteau, c'est son passe-temps favori et, ici comme à la résidence, il occupe les longues heures de service à se chausser, se déchausser, se rechausser et se gratter les pieds ; ce faisant, sa physionomie exprime la plus complète béatitude. C'est une manie bien inoffensive.

Aidé de monsieur Andrieu, mon mari fait le recensement de la population et l'heure du déjeuner arrive.

Dans l'après-midi, grand palabre, le vieux chef et les notables viennent se grouper autour de notre case et nous enlèvent les quelques bouffées d'air qu'on recherche avidement à cette heure chaude de la journée ; il n'y a rien à dire, si nous suivions le protocole, c'est eux qui devraient être dedans et nous dehors au soleil. L'éternelle revendication des indigènes revient : ils demandent la diminution de l'impôt (à l'instar des prolétaires de France) et un plus grand nombre de permis d'achat de poudre, graves questions qu'on a agitées partout sur notre passage ; nos indigènes ne sont pas encore affiliés à la C.G.T., mais peu s'en faut. Partout les mêmes réponses ont été faites aux mêmes demandes, et, si nous retournions dans les villages que nous venons de quitter, les mêmes palabres recommenceraient. Je ne connais pas de gens plus obstinés que ces noirs qui, sans s'émouvoir, peuvent, pendant une journée entière, répéter inlassablement les mêmes choses sans tenir compte des arguments qui leur sont opposés. Ils feignent de n'avoir pas compris et continuent sans relâche, passant au ton de la plaisanterie ou de la prière si leur interlocuteur donne des signes d'impatience ; mon mari, habitué depuis seize ans à leur façon de discuter, leur tient tête sans se fâcher et, comme eux, répète toujours la même chose sans réussir à les convaincre.

Après la question financière viennent les questions d'intérêt local. A son tour, mon mari cherche, comme dans les précédents villages, à les intéresser aux cultures nouvelles inaugurées par monsieur le gouverneur Angoulvant pour la prospérité de cette colonie. Il s'adresse aux jeunes gens, leur conseille d'entreprendre des plantations de cacao qui, dans quelques années, leur rapporteront de gros bénéfices ; l'administration leur fournira gratuitement les graines. Mais un gros malin, aux éclats de rire de l'assistance, demande alors de combien les impôts seront augmentés lorsque les ressources des indigènes seront plus grandes... Pas si bête, n'est-ce pas ? Auraient-ils eu vent de l'impôt progressif sur le revenu ?

Pour le rassurer et lui montrer l'emploi du cacao, mon mari me prie de lui donner un bonbon en chocolat ; il faut que l'interprète promène sa langue sur la pastille avant que l'indigène méfiant se décide à y goûter. Sa joie est alors à son comble et il trouve que le cacao a du bon.

Le vieux chef, qui n'a pas dit un mot pendant toute la discussion, reprend la question de la poudre et en demande une grande quantité pour célébrer les funérailles de sa

---

<sup>4</sup> De cruelles épidémies de variole ont dévasté le pays.

femme qui, sans doute, se porte comme vous et moi ou est morte depuis longtemps. Comme ils emploient en bruyantes pétarades de grandes quantités de poudre pour ajouter à la solennité des enterrements, ils ont toujours un parent de mort quand ils veulent obtenir des autorisations.

D'ailleurs, le chef n'a formulé sa demande que timidement et ne proteste pas devant un refus qu'il attendait sans doute.

Ce long palabre se termine enfin et nous nous occupons de nos bagages pour partir demain pour Kouakrou, actuellement la ville principale du pays Afféma. C'est là que, dans quelques jours, monsieur Andrieu, notre compagnon de route, nous rejoindra ; il nous a quittés ce matin, avec la moitié du personnel et des gardes, pour passer par Kotoka, Dissou, etc., visiter ces villages et convoquer tous les chefs pour un grand meeting à Kouakrou.

Nous dînons dehors et le calme majestueux de la grande forêt s'étend sur nous, de sourds roulements de tambour scandés sur un rythme irrégulier dans le lointain, nous prouvent que notre arrivée est annoncée de village en village. Des milliers d'insectes viennent se brûler à la flamme de notre lampe et les énormes chauves-souris à tête de cheval passent silencieuses au-dessus de nos têtes, pendant que les cris de l'ahua se répercutent de cime en cime, croissant et décroissant au gré de ce petit animal inoffensif et plus impressionnants dans leur paroxysme que les hurlements des grands fauves. Du marigot voisin partent les coassements des grenouilles dominés par les beuglements profonds et sonores des crapauds géants et je me sens frissonner quand soudain, comme un rideau qui tombe, la nuit brusque, la nuit sans crépuscule des tropiques, nous enveloppe.

Alors, notre lampe éteinte, il reste au ciel la multitude des étoiles dont les constellations de lucioles et de lampyres forment sur l'herbe un vivant et mouvant reflet ; mon mari capture une quantité de ces innocentes bestioles scintillantes comme des ampoules électrique, en pare mes cheveux et, sans prendre garde que le vieux chef sourd et cacochyme n'est pas encore dans son beau cercueil d'acajou, il me sacre, pour un soir, reine de Toliésou.

Une petite halte à Fatoukrou, campement du neveu du chef de Toliésou, le nommé Fatou (*krou*, en agni, signifie *village*) ; c'est un de ces hameaux bâtis au fur et à mesure que les indigènes déplacent leurs plantations pour choisir un terrain vierge et fertile et où ils habitent en permanence, délaissant le village commun où les vieillards, abandonnés, presque seuls, achèvent de mourir. Au-delà de ce point, nous retrouvons la rivière Tolié, plus large ici que près de sa source et ravissante, avec son fonds de cailloux blancs et ronds et son eau limpide et claire jonchée de narcisses immaculés au parfum pénétrant. Un bois très long, très étroit, à la surface polie comme un miroir, est jeté en guise de pont d'une rive à l'autre ; autant vaudrait danser sur la corde raide que passer là-dessus avec des souliers ; sur le dos d'un noir robuste, je franchis à gué le joli ruisseau. Ce n'est pas fini, le voici encore devant nous, recoupant la route dans un des méandres ; cette fois le pont est praticable avec un peu d'adresse et d'audace et je m'y aventure, pendant que mon pauvre mari, sur la rive, me suit de l'œil comme un poule qui voit s'élancer dans une mare les petits canetons qu'elle a élevés. Vers onze heures, nous arrivons à Kouakrou, village vaste et possédant des cases confortables, bâties avec la prétention d'imiter les maisons européennes. Il y a même une case à un étage construite en pisé et entourée d'une véranda assez spacieuse.

Le logement qu'on nous donne est très convenable et se compose de trois pièces. Nous faisons faire un rideau de feuilles de palmier, autant pour nous garantir de la réverbération que pour me protéger contre la curiosité des femmes qui voient pour la première fois une de leurs sœurs européennes ; à chacun de mes mouvements et même lorsque je voudrais être seule, la dame noire me regarde...

Après déjeuner, mon mari va chez le chef lui rendre sa visite et s'entretenir avec lui de diverses questions administratives.

J'espérais pouvoir, le lendemain, faire la grasse matinée, mais les commères, reprenant avant l'aube leur infatigable bavardage et se mettant, dans une louable intention, à balayer la cour et les abords de la maison, en avaient décidé autrement. Vinrent ensuite deux agneaux nouveau-nés égarés dans notre cour et bêlant, puis leur mère qui les suppliait plaintivement de rentrer au bercail ; alors femmes, boys et gardes, sous prétexte de faire respecter notre sommeil, se mirent en demeure de chasser les pauvres bêtes et augmentèrent le vacarme ; il n'y avait pas moyen d'y tenir et, de fort mauvaise humeur, je sautai à bas de mon lit.

Pourtant, le temps radieux, la gaieté resplendissant sur tous les visages m'empêchèrent de garder seule un air maussade au milieu de l'épanouissement général de tout ce petit monde noir, et une fois la maison en ordre, la table parée de jolies fleurs sauvages, je me mis de bon cœur au travail pour envoyer de nos nouvelles en France, un garde de police devant partir le soir même afin de rejoindre à Aboisso le courrier régulier à destination de la métropole. La journée se passe ainsi pour moi, mon mari s'occupe de ses administrés, puis, le soir arrive et avec lui l'éternel salam de nos braves miliciens. Une fusée de jeunes tirs me tire de mon demi-sommeil. C'est notre boy, sa femme, son frère et ma petite servante qui, ayant élu domicile pour la nuit dans la case bien chauffée des gardes et amusés de leurs grotesques mouvements rituels, interrompent irrévérencieusement les déhanchements et les lavages à sec de ces fanatiques de Mahomet. Je tremble pendant un moment, dans la crainte d'une querelle, mais les gardes sont, eux aussi, gagnés par le fou rire et le Coran est mis de côté pour cette fois.



Le jour suivant, grand tumulte à l'arrivée de monsieur Andrieu qu'accompagnent les chef de Dissou, Dadiéssou, M'Basso et une foule d'indigènes; on remet après le déjeuner le plaisir de converser avec ses illustres Affémas et nous nous installons à table, en face d'un monstrueux pâté de foie que monsieur Andrieu vient de sortir d'une cantine. Il a reçu ce mets exquis de son pays où il a été préparé avec soin par la sollicitude maternelle et bourré de bonnes truffes. Parisiens, mes amis, vous ne savez pas ce que c'est qu'un pâté de foie et ne mangez que d'horribles mixtures fabriquées pour la vente. Il fallait que je vinsse à Kouakrou pour m'initier aux délices d'un pâté authentique et me rendre malade en ne pouvant résister à ma gourmandise.



Le chef de Dissou et son escorte.

Notre dernière bouteille de vin, précieusement gardée dans cette intention, arrose ce fameux pâté et au dessert, constitué par un énorme et succulent corossol <sup>5</sup>, notre compagnon nous raconte les péripéties de son voyage. À Dissou, il n'a pu trouver pour ses porteurs que quelques bananes et, pour lui, deux épaules de singe fumées. Profitant d'un moment d'inattention, un chien emporta les deux morceaux de singe liés ensemble, de sorte que monsieur Andrieu dut se priver du plaisir de goûter à ce mets extraordinaire.

Il nous parle aussi d'un site merveilleux qu'il a aperçu entre Toliéssou et Kotoka et dont il est encore enthousiasmé ; après avoir péniblement gravi une haute montagne, non portée jusqu'ici sur les cartes, il découvrit à perte de vue un large horizon où les cimes des grands arbres de la forêt se fondaient ensemble en un océan de verdure, ondulant sous la brise, avec, en guise d'écume, les tâches blanches ou roses de quelques lianes en fleurs. Pour un peu, je retournerais sur mes pas afin de jouir de ce magnifique paysage, mais il me serait impossible de me lever en ce moment, j'ai trop mangé de pâté.

À deux heures, nous nous rendons dans la case du chef pour assister au grand palabre. La cour est très spacieuse et entourée de banquettes en terre glaise battue et modelée, soigneusement peintes en rouge à l'aide d'une argile ocreuse, et recouvertes

---

<sup>5</sup> Fruit du corossolier, plante du genre anone. Importée dans le pays.

par les apprentis des toits de chaume. Au milieu, trois canons de fusils plantés en terre entourent un petit arbuste, des vieillesalebasses, des assiettes ébréchées et des bouteilles vides, le tout protégé par quelques pierres. On ne balaye jamais ce lieu sacré, d'une saleté repoussante et recouvert d'un réseau de toiles d'araignée. Ce sont les dieux lares du maître de céans ; de temps en temps, il leur fait l'offrande d'un poulet et d'une bouteille de gin ; quelques gouttes de sang de la volaille et ses plumes, quelques gouttes de gin et la bouteille vide suffisent à la divinité ; le sacrificateur s'adjuge le reste.

Pour la circonstance, notre interprète a mis son plus beau complet et Nyambo, notable de Krinjabo <sup>6</sup>, qui nous accompagne a revêtu un magnifique dolman d'adjudant du 9<sup>e</sup> d'artillerie, un pagne en guise de pantalon, des sandales aux pieds et s'est coiffé d'un canotier anglais ; un de nos boys a mis un bonnet de police mordoré, confectionné je ne sais où ; on croirait qu'il porte sur sa tête une pièce de pâtisserie.

Les olifants d'ivoire lancent des notes lugubres ; ce sont les gens de Dissou qui arrivent, précédés de deux drapeaux français ; puis viennent quatre hommes porteurs de queues de cheval emmanchées d'argent guilloché et qui époussettent le chef en cadence, sous prétexte de lui chasser les mouches ; le chef de Dissou est un beau gaillard d'un noir de jais à la physionomie intelligente ; il paraît que son apparence est trompeuse et qu'il est abruti par l'alcool ! Derrière lui, deux porte-sabre, munis chacun d'un vieux coutelas indigène porté comme un cierge, le manche haut ; l'un des manches figure une grande main tenant un baril de poudre, l'autre un superbe ananas. Ces poignées de bois fort bien sculptées sont entièrement recouvertes de feuilles d'or qui épousent les creux et les reliefs des ornements et fond croire qu'elles sont en or massif. Le travail, purement indigène, est extrêmement curieux.

Suivent les notables et la foule des Affémas parés de leurs plus riches atours, les mains du chef disparaissent sous les bagues et ses poignets sont chargés de gros bracelets ; le tout, en or, doit représenter un poids considérable. Ce haut personnage s'assied au fond de la cour, encadré des porte-sabre et des chasse-mouches et masqué à demi, selon la coutume, par les notables et ses porte-paroles qui, stylés à l'avance, s'expriment en son nom. Le leader, plus âgé que le chef, est couvert de pépites, mais marque mal sous son chapeau mou qui semble acheté au « décrochez-moi-ça ». Que d'or, que d'or ! Ce serait à croire qu'il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser, si nous ne savions qu'il provient de recherches de plusieurs générations.

Comme à Toliésou, nous recevons le salut du monôme et nous le faisons rendre par l'interprète et le notable Nyambo. À leur tour arrivent les gens de M'Basso, Dadiessou et Kouakrou, c'est le même cérémonial et les mêmes « N'Dya anio » à n'en plus finir, puis le palabre commence enfin.

---

<sup>6</sup> Capitale indigène de Samvi.

## VIII

Bains de siège dans l'Ehania. — Afiénou, nous sommes obligés de montrer les dents



Indigènes de Kouakrou.

Laissant monsieur Andrieu se reposer à Kouakrou, nous allons seuls, le lendemain, visiter Aboulié qui, avec Afiénou, notre prochaine étape, appartient à la sous-tribu Élobo, partie du groupe Afféma et toujours de race Agni. Il y a presque autant de tribus que de villages dans ce pays et elles ne sont pas très solidaires entre elles, comme nous l'avons vu à Dibi ; il est quelquefois nécessaire d'intervenir pour les empêcher de se battre pour les causes en apparence les plus futiles.

Le jeune chef d'Aboulié pleure dans notre gilet sur la dureté des temps et les lourdes charges qui accablent le pauvre peuple. Toujours la même scie et pourtant ce village ne paie qu'une taxe insignifiante.

Quand même ils arriveraient à ne plus payer qu'un centime par tête, ces indigènes réclameraient encore pour la forme.

De retour à Kouakrou, nous employons le restant de la journée à préparer nos bagages et la nuit arrive, les inévitables cris d'enfant dans les cases et pour moi les tristes souvenirs et les larmes.

Le 22 août, nous nous mettons en route pour Afiénou où nous pensions arriver de très bonne heure, la distance n'étant que de sept kilomètres.

C'est tout juste si nous n'avons pas été obligés de coucher en chemin, tellement le passage était difficile parmi les anciennes plantations où, à la faveur du soleil que les débrouillements antérieurs avaient laissé pénétrer, les hautes herbes aux tiges tranchantes comme des rasoirs avaient complètement barré le passage et caché les traces de sentiers.

En outre, les puits en or sont plus nombreux là que partout ailleurs, très profonds parfois et réellement dangereux.

C'est ensuite la large rivière Ehania, très sinueuse, que la route, suivant une ligne droite, recoupe trois fois et qu'il faut passer à gué, les hommes dans l'eau jusqu'à la ceinture et moi perchée sur les épaules d'un vigoureux porteur. Au troisième passage,

ma monture enfonce dans un trou et je prends un bain de siège peu agréable, j'aurais eu le bain complet sans le secours des hommes qui encadraient mon porteur. Me prenant l'un sous la nuque, l'autre sous les reins et le troisième par les pieds, ils m'amènèrent en piteux état sur la berge.

Je fus pourtant obligée de partager la joie générale quand l'équipe de Dioulas mélangée à nos porteurs <sup>7</sup> vint à son tour affronter le liquide élément. Venus des hauts plateaux du Soudan où l'eau est rare, ces musulmans ne se lavent qu'avec leurs ablutions de sable et ne quittent jamais leurs lourds pantalons flottants enduits d'une crasse durcie, à l'odeur écœurante.

Tout chemin, même mauvais, conduit à Rome et aussi à Afiénoù où nous arrivons crottés comme des barbets. Ce village jouit d'une mauvaise réputation dans la région et contient des soi-disant sorciers, empoisonneurs brevetés qui donnent aux héritiers pressés, moyennant une bonne rétribution, le breuvage ou la poudre qui leur permet de hâter le moment d'entrer en jouissance des successions attendues.

Pour cela et d'autres raisons encore, les gens de Kouakrou évitent de fréquenter ceux d'Afiénoù et c'est ce qui explique l'état dans lequel nous avons trouvé le chemin. Afiénoù est abandonnée et l'herbe pousse dans les cours des cases, la plupart des maisons s'effondrent sous le poids des plantes grimpantes ou s'affaissent sous leur charpente rongée par les termites. Quelques indigènes aux figures rébarbatives, restés seuls dans ce grand village désert, nous reçoivent comme des chiens dans un jeu de quilles et ne répondent à aucune question. Ils prétendent qu'ils n'ont pas de vivres à vendre, qu'ils ne sont pas d'ici, ne peuvent nous indiquer un logement et que nous ferions mieux de continuer notre route sur Maféré, village que nous n'aurions pu atteindre avant le lendemain matin, en admettant qu'il eût été possible de marcher en forêt au milieu de la nuit.

Mon mari ne l'entend pas de cette oreille ; d'ailleurs, il ne peut se laisser éconduire de cette façon par un groupe récalcitrant qui, depuis longtemps, montre des vellétés de résistance et, se targuant de nous avoir mis à la porte, serait amené à quelque grosse sottise en entraînant peut-être à sa suite d'autres villages douteux.

Au moment où ils s'y attendaient le moins, les indigènes sont cernés par les gardes et entourés d'un rang de baïonnettes !

---

<sup>7</sup> Il y a à Aboisso, ville cosmopolite, quatre races principales, Fantis, Achantis, Dioulas, Apolloniens et enfin les autochtones Agnis.

IX  
Une invasion de manians — Tout s'arrange —  
Nous partons pour Maféré  
Rencontre de mouches à feu

La prudence la plus élémentaire avait commandé cette mesure. Nous étions, en effet, très loin des postes d'Aboisso et Assinie et plusieurs fois, à Afiénou même, des appels à la révolte avaient été lancés.

L'absence de femmes, d'enfants ou de vieillards dans le village était un mauvais signe et les quelques gaillards bien découplés qui restaient devaient sans doute avoir pour mission de nous surveiller.

D'autre part, nous étions porteurs d'une somme considérable, produit de l'impôt recueilli dans tous les villages où nous avons passé, et les indigènes pouvaient être tentés par l'appât de ce riche butin, au lieu de contribuer à le grossir en nous donnant leur part de la taxe de capitation.

Certes, l'administrateur ne croyait pas à de mauvaises intentions, mais, dans ces pays comme partout, il vaut mieux prévoir que pourvoir et il n'était pas fâché, en outre, de montrer aux Affémas que, même chez eux, dans leurs repaires de montagnes, marais et brousse intense, ils ne pouvaient intimider personne ; plus que tout autre village, Afiénou avait besoin de cette leçon. Elle porta ses fruits. Loin d'essayer la moindre tentative de résistance, les indigènes délibérèrent entre eux et il fut décidé que plusieurs resteraient en otages pendant que les autres iraient dans les différents campements convoquer toute la population.

Le première partie de la nuit se passa sans incidents et bientôt, habituée au bruit des pas de la sentinelle qui, pour la première fois, nous garde, je m'endors paisiblement. Mais, vers une heure du matin, un grand tumulte me réveille et je me lève, effrayée, croyant à une attaque.

C'en est bien une, en effet. Chassant devant leurs cohortes pressées tous les hôtes de la forêt, les terribles fourmis manians ont envahi le village et nos gardes et porteurs, armés de torches arrachées en hâte, au chaume des toitures, s'efforcent de repousser l'invasion.

Peine perdue ! Les maudits insectes aux puissantes mandibules passent partout, sous les portes et sur les toits, tuent quelques malheureux poulets appartenant à nos miliciens et commencent à les déchiqeter. Leur multitude s'avance en rangs pressés à l'assaut de notre demeure, mais déjà mon mari a eu le temps de la mettre en état de défense et une forte bande de cendre chaude, empruntée en hâte à tous les foyers de nos hommes, oppose aux manians un obstacle qu'ils ne cherchent jamais à franchir.

Dépouillés à notre profit de ce précieux palliatif, nos pauvres gens sont obligés de battre en retraite et vont s'installer à l'autre extrémité du village où les manians, qui continuent leur route en ligne droite, ne songent pas à les poursuivre. Seuls, quelques hommes de garde persévèrent dans la lutte à l'aide de bottes de paille embrasées, et restent, sans d'ailleurs en attendre l'ordre, pour surveiller les bagages et protéger notre sommeil.

Le lendemain, dès l'aube, les indigènes affluèrent de tous côtés ; hommes, femmes, enfants, se mirent en devoir de dégager les abords des cases et le grand village reprit bientôt une physionomie vivante, la petit manœuvre d'hier soir avait réussi à notre entière satisfaction.

Le chef consentit à se montrer. Ce doux vieillard n'avait pas le sourire, loin de là ; il avait une tête à faire peur ; mais comme, en même temps que l'impôt de son village, il apportait l'assurance de sa meilleure volonté pour regrouper les indigènes, restaurer les

cases et se prêter aux nouvelles cultures, mon mari le trouva le plus charmant homme de la terre.

De même que les autres, la maison à l'européenne signalée par monsieur Delafosse lors de son passage à Afiénou est entièrement délabrée ; malgré son mauvais état, on peut voir à l'intérieur les vestiges des somptuosités d'antan. La case où nous logeons a trois belles pièces bien claires et de véritables portes et fenêtres peintes en vert, noir et bleu et surmontées de grillages. C'est vraiment pitié que de voir ces indigènes insouciant laisser tomber en ruines un pareil travail ; tout est impulsif chez eux. Dans un moment d'engouement, ils ont bâti tous ensemble, chacun cherchant à faire mieux que l'autre, puis le beau zèle s'est éteint comme un feu de paille et les termites s'installent en vainqueurs dans les habitations abandonnées.

Quelques bas-reliefs sur les murs en pisé dénotent une certaine imagination.

Le gibier abonde, on voit passer des pigeons verts, des perroquets, des aigles et des toucans. Au grand ébahissement des indigènes, mon mari abat un aigle qui planait à une hauteur où ils le croyaient absolument à l'abri des balles ; comme tous les peuples primitifs, les Agnis ont un respect pour ceux qui montrent leur adresse au maniement des armes et, en général, pour tous les signes de force et d'habileté manuelle. Dans la soirée, après les palabres, mon mari va faire un tour aux environs du village et revient avec quatre pigeons verts, plat exquis pour notre dîner, et un autre aigle que j'abandonne aux noirs après avoir enlevé les plus belles plumes en vue d'un chapeau futur.

Nos porteurs ont un fusil et l'un d'eux tue encore un aigle et blesse un perroquet gris à queue rouge qu'il m'apporte vivant et que nous pourrions soigner et garder, l'aile seule étant cassée à une articulation.

Cet oiseau, très facile à apprivoiser, n'est pas commode à l'état sauvage et montre à ceux qui veulent s'approcher un bec menaçant, en faisant un ramage épouvantable.

Le soir, nous nous couchons avec une appréhension à la vue des longues colonnes de manians qui reviennent de leur expédition, portant dans leurs mandibules les larves, insectes et débris animaux de toute espèce, de volume et poids disproportionnés à leur taille ; mais les fourmis ne sont plus en ligne déployée, dans des petits chemins creusés par leur passage : elles s'en vont en bandes épaisses, chevauchant les unes sur les autres jusqu'à une hauteur de plusieurs centimètres, et dévalant comme un ruisseau.

En colonne, les manians sont inoffensifs pour les voyageurs ; il faut se garder de les effleurer au passage, car ils s'éparpillent aussitôt et attaquent. Si on les enjambe sans les toucher, le torrent noir suit son cours et ne se dérange pas de sa route.

En partant, le lendemain matin, nous trouvons à l'extrémité du village de nouveaux bas-reliefs que nous n'avions pas aperçus : les figures sont peintes et une femme en terre porte même une boucle d'oreille noire de fabrication européenne ; un tigre bariolé de vert, de noir et de rouge cru, semblable à un morceau de viande bardé de lard, attend paisiblement un chasseur qui regarde en l'air et tient son fusil comme un porte-plume ; à côté, se promène un caïman muni de défenses de sanglier ; le tout surmonté d'un drapeau français aux couleurs interverties.

Il pleut lamentablement et je voudrais bien différer le départ, mais mon mari prétend que le temps ne s'améliorera pas et qu'il n'y a pas de raisons pour que nous n'attendions pas pendant un mois une éclaircie. Mieux vaut, d'après lui, filer sur Maféré, village important où il sera obligé de rester plusieurs jours, et ne pas risquer d'être retenus indéfiniment à Afiénou où il n'a plus rien à faire.

Enfin, il faut qu'il rejoigne son poste d'Aboisso où sa présence est nécessaire.

Comme la route est très longue et qu'elle a été jadis élargie, on installe de nouveau mon hamac où je m'enveloppe dans une couverture en caoutchouc, mais les torrents d'eau qui tombent sur nous se glissent dans les plis de ce tissu imperméable et je suis bientôt dans une vraie baignoire. Nous traversons une fois de plus l'Ehania et mes

porteurs font des miracles d'adresse en me faisant franchir les arbres renversés ou passer dans d'horribles marécages.

Par deux fois, les hommes qui nous précèdent avec des machettes pour ouvrir le chantier sabrent maladroitement des essaims de mouches à feu, pendus en grappe sous la verdure, et jettent le désarroi parmi nos porteurs affolés. La piqûre de ces minuscules guêpes grises, à peine visibles dans l'air, est terrible et ressemble à la brûlure d'un tison ardent. Elles peuvent tuer un homme lorsqu'elles sont en grand nombre et une ou deux de leurs atteintes suffisent pour déterminer l'urticaire avec tous les symptômes d'une profonde intoxication.

La route étant barrée par elles, nous fuyons éperdument en arrière et sommes obligés d'attendre que nos hommes aient tracé sous la forêt un chemin parallèle pour la reprendre au-delà du point que défendent les terribles hyménoptères.

Sur des bambous pourris, nous traversons de profonds marécages, puis nous passons la jolie rivière Aonou et nous nous désaltérons de son eau limpide et claire à l'aide de gobelets que les indigènes fabriquent adroitement en employant certaines feuilles larges et résistantes qui se rencontrent au bord de tous les cours d'eau. Nos porteurs, plus pressés, se mettent à quatre pattes et boivent à même le ruisseau ou en se lançant l'eau avec la main dans la bouche largement ouverte. À quinze cents mètres de Maféré, la route est très bien nettoyée et tous les indigènes, venus au-devant de nous, se portent à notre rencontre, drapeaux et musique en tête.

X  
Maféré — Danses indigènes  
Détails culinaires et variations sur les tambours

Autant notre impression fut mauvaise en arrivant à Afiénoù, autant elle est bonne quand nous entrons dans Maféré. Figures avenantes, saluts respectueux nous accueillent et la haie d'indigènes qui se forme sur notre parcours est très sympathique. Arrive enfin Zèbo, vif et grimaçant petit chef de ce grand village, qui supplée en toutes choses le vieil et incapable seigneur Nédjé.

La main tendue, le nez bourré de tabac, la physionomie éclairée d'un bon sourire, il se jette dans les bras de mon mari. Pour un peu, il nous embrasserait...

Son accueil paraît franc et sincère : au fond, c'est un roublard, malin comme un singe et il *connaît manière* pour rouler les gens ; l'administrateur s'arrache de son étreinte, met un terme poli à ses congratulations. Zèbo porte une espèce de corsage féminin à fleurs sur lequel sont cousus tous ses fétiches, il est coiffé d'un bonnet de coton de même étoffe que le corsage et, sur ce bonnet, met un chapeau à larges bords.

Pressés de changer de vêtements, nous écourtons les salamalecs ; pour ma part, je suis gelée et sûrement je vais tomber malade à la suite de ce bain prolongé dans mon hamac doublé de caoutchouc.

Nous passons sous un merveilleux arc de triomphe de verdure et pénétrons dans une large avenue superbement décorée de palmes, fleurie et pavoisée. Une case tendue de riches étoffes nous est offerte et, sur la table recouverte d'une nappe, des vases portent de gracieux bouquets, faits avec bon goût ; par terre, des nattes propres fort adroitement tissées.



Jeunes filles de Maféré de la race agni  
coiffées de casques ornés de boucles ou de pointes

Maféré est une véritable petite ville en comparaison de ce que nous avons vu jusqu'ici, Aboisso excepté : les types de la race agni y semblent purs et je me plais à regarder de nombreuses jeunes femmes et filles jolies et coquettes, admirables statues de bronze aux yeux et aux dents d'émail, aux cheveux assez longs coiffés avec le plus



grand soin, tantôt en casque, tantôt en longues pointes, tantôt en boules espacées, ou en formant des dessins géométriques. C'est ce que mon époux appelle la coiffure en saint-honoré quand il y a des petites boucles sur la rotondité de la tête, ou en jardin anglais quand les dessins affectent la forme de massifs ou de plates-bandes.

Les membres sont bien faits, les attaches fines, les extrémités menues, la taille, non déformée par le corset, est bien cambrée et la démarche assez élégante, tout en empruntant aux modes africaines un déhanchement un peu trop recherché.

Toutes ces femmes sont assez richement vêtues de beaux pagnes en soie ou velours attachés à la ceinture et flottants comme une jupe très ample, le buste est recouvert d'une camisole ou d'un pagne de même couleur ou plus fin et plus voyant, selon les goûts. Celles qui n'ont aucune étoffe précieuse s'entourent les reins de pagnes indigènes dits de Quitta, brodés à la main de très agréable façon ou de simples cotonnades ou indiennes fabriquées en Europe et séant parfaitement à leur type spécial. Enfin, ici plus que partout ailleurs, il y a abondance de pépites et de bijoux en or ; rare est la jeune fille qui n'en porte pas au moins un.

Je fais toutes ces remarques pendant que la foule groupée écoute les discours de mon mari, discours dont vous connaissez déjà le thème, et j'entends d'une oreille distraite : « cacao, progrès, routes, civilisation, justice, agriculture, paix, commerce, etc., etc. ». Les gens de Maféré opinent du bonnet, peut-être un peu sceptiques au fond ; comme les électeurs de France, ils commencent à se rendre compte de l'inanité des mots, mais ce palabre est pour eux un prétexte à parler, faire des phrases, étaler leur or, leurs pagnes, leurs coiffures variées, panamas, gibus, claques, melons et canotiers disparates.

Le jour suivant, nous assistons à un grand tam-tam donné en notre honneur ; quoique j'aie déjà parlé de ces fêtes indigènes, je suis obligée d'y revenir, les gens de Maféré ayant eu le bon goût de remiser grosses caisses, tambours et fifres pour se servir des instruments fabriqués dans le pays. Les musiciens se tiennent au milieu de la place pavoisée et fleurie, sous un arbre immense qui peut ombrager des centaines d'individus. Ils ont un drapeau surmonté d'un superbe coq hérissé de plumes artificielles en étoffe et muni d'une crête rutilante.

Un grand diable de noir, qui semble le boute-en-train de la fête, a mis, pour rehausser l'éclat de son teint sans doute, un large manteau de caoutchouc noir et s'est coiffé d'une casquette de chauffeur de laquelle pend, en arrière, l'étiquette du marchand. Il pousse des cris perçants et invective tour à tour spectateurs, danseurs et musiciens, nous faisant une profonde révérence quand il passe devant nous et se rassied pour bondir de nouveau comme un tigre quelques minutes après.

C'est le chef des jeunes gens <sup>8</sup>, celui qui les entraîne quand il y a quelque mauvais tour à jouer malgré la volonté des chefs et des sages.

L'orchestre se compose d'un tam-tam, fait de deux longs troncs d'arbres creux accouplés et recouverts de peaux de singe, confiés à un artiste d'élite que chaque village garde soigneusement : c'est lui qui, dans le silence de la nuit, par des variations infinies sur les deux notes de son instrument, donne les nouvelles aux hameaux environnants d'où elles sont répétées et finissent, de proche en proche, par atteindre rapidement de grandes distances.

C'est encore lui qui fait le chant dans la musique d'ensemble ; d'autres l'accompagnent sur des instruments plus courts et plus larges, aux notes plus sourdes ; enfin, des calebasses pleines de graines résonnent comme des crécelles et suivent la cadence. L'ensemble, fort bruyant, n'est cependant pas dénué d'un certain charme spécial et la nuance est observée de façon impeccable.

---

<sup>8</sup> Sorte de meneur autour duquel se groupe la jeunesse turbulente et qui est souvent une cause de désordre.

Les musiciens ne semblent pas accessibles à la fatigue, l'eau ruisselle sur leurs corps, mais ils n'en ont cure et paraissent en extase devant leur propre talent. Beethoven composant une de ses symphonies ne devait pas avoir un air plus inspiré.

Danseurs des deux sexes esquissent un même pas lent ou précipité, suivant le rythme des tambours, chaque figure se termine par un quadrille général, puis, dans un galop de courte durée, la danse prend fin pour recommencer quelques minutes après, et c'est ainsi pendant toute une nuit quand il y a de la lune.

Comme à Aboisso, on verse des flacons de parfum dans le cou des « étoiles », qui se laissent faire d'un air modeste et n'interrompent pas leurs mouvements. On y ajoute pour les meilleurs danseurs quelques petits cadeaux, pièces de cinquante centimes ou barres de savon ; cette dernière et délicate attention permet aux artistes d'aller se débarbouiller quand leur corps est bien couvert de poussière. Nous voyez-vous offrant à M<sup>lle</sup> Zambelli un pain de savon de Marseille ?

Son Excellence Zèbo fut invitée à danser un pas de sa façon et des bracelets de cuirs ornés de nombreuses graines sonores furent attachés à ses chevilles comme des grelots. On étendit sous ses pieds des étoffes somptueuses et il se trémoussa, accroupi, dans l'attitude d'un homme qui a la colique.

Impossible de fermer l'œil pendant la nuit : quand ce n'est pas les enfants qui crient, les indigènes qui jacassent ou se disputent, ce sont les moutons qui bêlent et galopent dans le village. Mon mari décrète qu'il n'y a qu'un moyen de s'acclimater à ce pays, c'est de vivre entièrement comme l'indigène.

Je refuse d'aller jusqu'au costume, mais je ne peux empêcher que congé soit donné pour la journée à notre cuisinier et que notre repas soit commandé à la femme du bon Zèbo.



La préparation du foutou

Elle nous prépare un foutou à l'huile de palme avec des œufs durs et du machoiron<sup>9</sup> fumé. Arrosé de vin de palme, c'est tout simplement exquis. Comme pain, au lieu des biscuits secs qui le remplacent pour nous depuis notre départ, nous avons les bananes bouillies, agglomérées dans le mortier en bois par les lourds pilons des femmes qui en font des boules gluantes ; on les coupe avec une cuiller préalablement trempée dans l'eau.

Le seul inconvénient de ce plat est d'être toujours un peu trop pimenté, malgré les recommandations qu'on peut faire aux cordons bleus indigènes. Encore du foutou le soir, mais cette fois préparé à l'huile d'arachides et au poulet, il est plus fin comme goût et vraiment délicieux.

Je veux rendre mon tablier et laisser pour toujours à mon mari le soin de la popote, mais je n'ai pas de succès, il me faut le lendemain reprendre mes occupations de ménagère.

Nous visitons d'un bout à l'autre le grand village bien propre, composé de deux rues en forme de T, les plantations de cacaoyers déjà commencées sous l'impulsion de l'administration locale et le cimetière où un monument, caveau en pisé recouvert de tôles, attire notre attention.

Il porte cette inscription que nous avons grand mal à déchiffrer :

Gabriel Cadio  
Nomme de Maféré  
désédé à l'ase de 26 ans.  
Pour ses funérailles  
on a dépansé 2.500 francs.

Autour du mausolée, des centaines de bouteilles de gin montrent les efforts que les amis et parents du défunt ont dû faire pour assurer, en les vidant, le repos de son âme.

À notre passage, le joueur de tam-tam double fait de petites modulations saccadées sur un rythme particulier.

— Il appelle votre nom, madame, me dit l'interprète.

— e ne m'en serais jamais doutée. Et que faut-il répondre ?

— Il faut lui donner vingt sous. »

Quand l'artiste s'adresse à la population entière, c'est autre chose :

— Boum, boum, boum, boum ! Les gens de Maféré sont des types épatants, dit le tambour dans ses roulements.

— Ah ! oui ! crie la foule en un long hurlement.

— Pan, rataplan, plan, plan ! De qui avez-vous peur ?

— De personne ! rugissent les jeunes gens.

— Rataplan, plan, boum ! Alors, qui vous commande ?

— Personne ! répond le chœur.

Puis toute la foule pousse des vivats prolongés sur toutes les notes de la gamme.

Plusieurs fois par jour, de nombreux indigènes viennent nous rendre visite et nous apporter qui des œufs, qui un poulet ; des femmes traversent notre cour, la pipe à la bouche, par simple curiosité : elles ont fini de piler leurs bananes et, en manière de passe-temps, viennent voir ce que peuvent bien faire les blancs. Il suffit d'ailleurs du moindre mouvement un peu vif pour les effrayer involontairement et les faire détalier à toutes jambes.

Le brave Zèbo vient aussi s'assurer de temps à autre que ses hôtes ne manquent de rien. Il est toujours accompagné d'un enfant, issu de captifs jadis achetés par ses pères et le considère comme son propre fils. Affection dangereuse, car, si les Français ne

---

<sup>9</sup> Sorte de poisson.

commandaient pas le pays, le pauvre petit serait sacrifié le jour de la mort du chef et lui tiendrait compagnie dans la tombe comme il lui tient compagnie de son vivant.



Un indigène d'Aboisso en costume de gala.



Jeune femme agni revêtue de ses plus beaux atours.

XI  
Éboué, village lacustre — Voyage en pirogue  
Krinjabo — Retour à Aboisso

Nous nous séparons de nouveau. Monsieur Andrieu prend une route à l'Ouest pour visiter les villages entre Maféré et Krinjabo et rejoindre Aboisso par voie de terre ; mon mari et moi nous descendons au Sud pour nous embarquer à Éboué et remonter la Bia en pirogue en faisant le recensement des habitants dans les villages riverains.

La route, très fréquentée entre Maféré et Éboué, est déjà fort belle et sert aux marchands d'acajou à drainer leurs billes vers la lagune en les faisant rouler sur des rondins ; à l'heure où j'écris ces lignes, une voie carrossable est presque achevée. Monsieur Chacornac, directeur général de la Compagnie de l'Ouest africain français, ayant découvert à Maféré un riche filon sur lequel il fonde les plus belles espérances et voulant le mettre immédiatement en exploitation, a été obligé d'améliorer la route pour transporter les chaudières, les batteries de pilons et tout le lourd matériel nécessaire à une mine d'or.

Donc, au moment où nous l'avons parcouru, le chemin en question était déjà très bon. Nous fûmes portés en hamac et arrivâmes de bonne heure à Éboué, village lacustre, bâti sur le sable malpropre de la berge et infesté de moustiques.

En sortant de la grande forêt, on éprouve une sorte de soulagement à retrouver l'espace et l'air libre, nous respirons à pleins poumons la brise de la mer qui nous arrive après avoir traversé le lac Aby dont les vagues déferlent à nos pieds. C'est à peine si, à l'horizon, une ligne sombre s'entrevoit dans le brouillard et nous indique l'emplacement d'Assinie ; à perte de vue, nous voyons les collines et les falaises boisées d'Élima, d'Etouoboué, à l'est, qui baignent sous les rayons du soleil ; à l'ouest, d'autres collines s'estompent dans la brume sur la côte irrégulièrement découpée.

Il n'y a pas une case convenable à Éboué, rien que des huttes sordides en bambous à claire-voie, bâties sur pilotis et répandant une insupportable odeur de poisson. Nous sommes heureux de trouver une petite factorerie dont l'agent indigène nous offre l'hospitalité et, déménage, pour nous céder la place, quantité de poisson séché encore frais et parfumé à outrance.

En remontant les jarretelles de soie bleu ciel qui soutiennent ses chaussettes à rainages, notre hôte s'efforce de rendre notre installation aussi confortable que possible ; il a retiré son minuscule canotier, déposé le stick qui lui donne une allure si élégante et, prenant un balai plus commode en la circonstance, il dégage le sol jonché d'écailles et d'arêtes.



Un singe faisant la cueillette des bananes

Dans la journée, mon mari fait ses inévitables conférences pendant que nos porteurs se roulent comme des enfants dans le sable, heureux d'être débarrassés une fois pour toutes de leurs charges. On m'apporte un joli petit singe verdâtre de l'espèce dite « pain cacheter » à cause du point blanc qu'elle porte sur le bout du nez, il est gros comme mes deux poings, mignon, avec des airs penchés à faire mourir de rire, mais c'est une espèce très délicate et dans la crainte de m'y attacher et d'avoir le chagrin de le perdre, je le laisse aux indigènes.

Dès cinq heures et demie du matin, nous nous mettons en route, répartis dans trois immenses pirogues, creusées chacune dans un tronc d'acajou d'une seule pièce. Nous sommes une vingtaine dans la nôtre qui a des oscillations inquiétantes sur les flots agités du lac Aby. Heureusement qu'il n'est pas dans un de ses mauvais jours, où le passage devient dangereux, même pour les petits bateaux à vapeur qui font le service entre Assinie et Aboisso. Le soleil commence à darder sur nous ses rayons que la réverbération des eaux rend intolérables ; nous sommes aveuglés par la lumière et, malgré un large parasol, je ne peux m'abriter qu'imparfaitement.



En pirogue sur la Bia

Vers huit heures et demie nous arrivons à l'embouchure de la Bia, jolie rivière, assez profonde jusqu'à Aboisso où elle est barrée par les chutes ; la végétation la plus folle et la plus pittoresque couvre ses bords escarpés parsemés de villages bâtis sur pilotis. En nous approchant des rives, nous réussissons à nous abriter du soleil pendant une partie de la route et nous ne sommes plus ballottés par les vagues ; le clapotis des pagaies agite seul l'eau tranquille que le saut d'un poisson, le sillage d'une poule d'eau ou d'un canard sauvage troublent de temps en temps.

Ces derniers me font penser au voyage que nous avons fait en bateau à vapeur en compagnie de monsieur Le Hérissé, délégué de la Côte-d'Ivoire au Conseil supérieur des colonies, venu pour visiter le cercle d'Assinie. Nous ne saurions oublier les quelques bonnes journées passées en compagnie de l'aimable et bienveillant député, si simple et si cordial. Canards et poules d'eau ne doivent pas garder un aussi bon souvenir de son passage, car il en fit une hécatombe lorsque, affolés par le bruit de l'hélice, ils s'envolaient devant notre embarcation.

Nous voyons peu de gibier sur notre route, quelques bandes de singes en cascade de branche en branche et disparaissent dans la verdure, quelques aigles et un iguane gros comme un petit crocodile, que tue mon mari au moment où il franchit la rivière à la nage.

L'heure du déjeuner arrive et nous nous arrêtons dans un petit campement très sale et très pauvre dont les habitants occupés à se chauffer au soleil regardent d'un fort

mauvais œil notre invasion ; il faut se fâcher pour obtenir un peu de feu et de l'eau sale. Dans une hutte sur pilotis, nous nous glissons péniblement pour nous mettre à l'abri, nous touchons du front le toit de chaume garni de pendeloques de suie. Inutile de dire que nous abrégeons notre repas pour continuer notre route, et, peu après, nous passons devant le débarcadère de Krinjabo, chef-lieu indigène du Samvi, installé sur un plateau, à un kilomètre de la rive. J'admire la gigantesque pirogue de guerre, gracieuse et fine malgré sa taille, faite d'un seul morceau et pouvant contenir une centaine d'hommes ; étendue sur la berge comme un immense reptile bariolé de toutes les couleurs, elle indique seule la présence d'un grand centre et rappelle les mauvais jours où la tyrannie d'Amatifou<sup>10</sup> s'exerçait sur la région.

Nous passons et, vers trois heures et demie, nous voyons arriver à toute allure une embarcation semblable, quoique de dimensions plus réduites ; c'est la pirogue de guerre d'Aboisso qui vient à la rencontre de l'administrateur. Elle est ornée de drapeaux français et porte, en outre du chef Anohi, coiffé d'un casque à mèche d'un rouge que le soleil d'Afrique ne parviendra jamais à ternir, un tambour double et un clairon enroué.

— Les gens d'Aboisso n'ont pas leurs pareils, dit le tambour...

— C'est vrai, disent les rameurs.

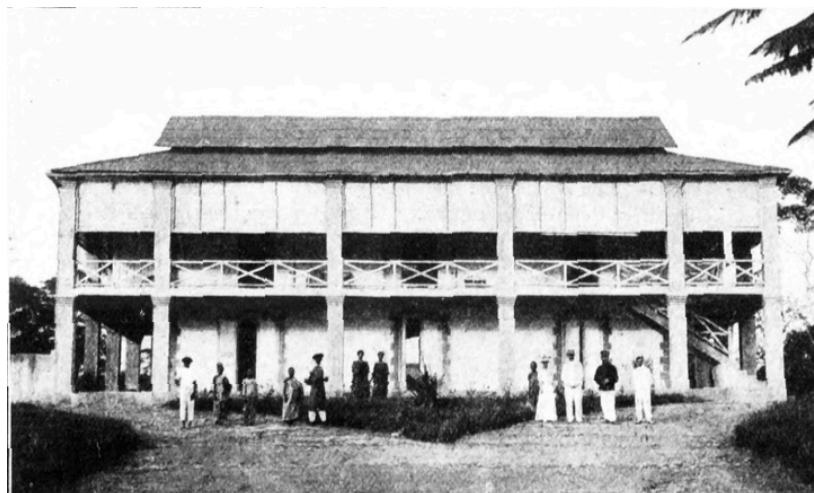
— De qui ont-ils peur ?

— De personne. Ah ! Hi ! Hou Han ! » (Cris d'animaux variés.)

Ce qui m'étonne, c'est que ces foudres de guerre ne chavirent pas et ne prennent pas un bain dans les eaux rougeâtres de la Bia.

Remplie de monde, la pirogue a ses bords au ras de l'eau qui embarque de tous les côtés et que deux hommes vident sans interruption lorsque l'embarcation donne à toute vitesse<sup>11</sup> : les pagayeurs semblent assis sur le fleuve et entraînés par un courant. Un virage savant et, après avoir échangé avec nos pagayeurs des salutations prolongées, les gens d'Aboisso, filant comme le vent, vont annoncer notre arrivée.

Après eux, arrive une autre pirogue montée en guerre : ce sont les enfants et adolescents qui manifestent à leur tour, puis nous commençons à entendre des coups sourds de grosse caisse, le toit rouge de la poudrière apparaît dans la verdure et est bientôt dépassé et voilà Aboisso, le débarcadère animé d'une foule bruyante et bigarrée, les maisons de commerce et, dans le lointain, notre résidence, véritable palais après ce que nous avons vu.



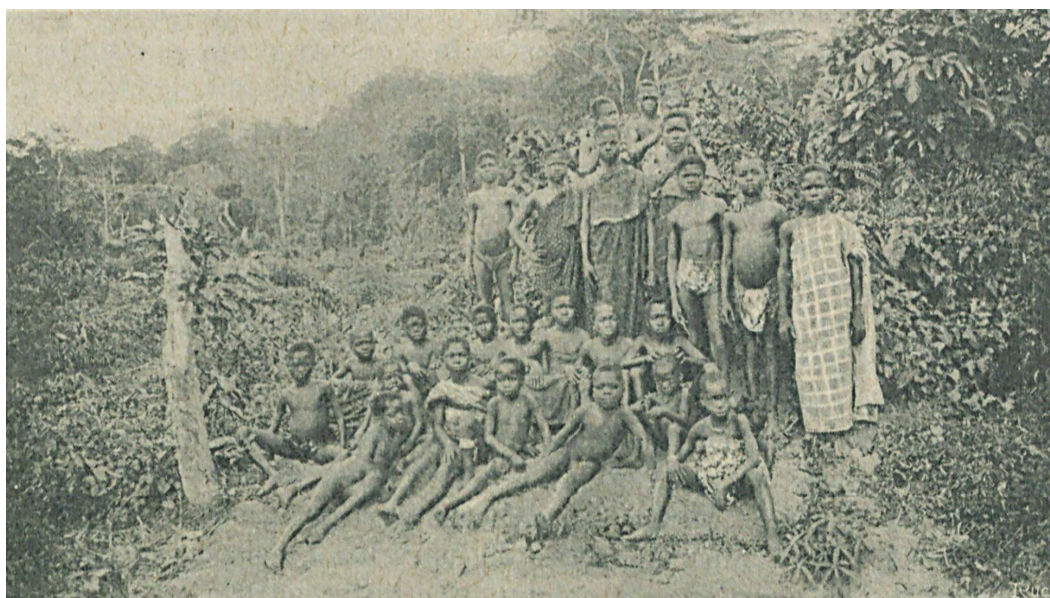
Notre résidence à Aboisso.

<sup>10</sup> Ex-roi du Samvi.

<sup>11</sup> Ainsi armée, une pirogue de guerre peut dépasser pendant un moment un bateau à vapeur.

L'orchestre des Fantis nous attend sur la berge, au grand désespoir de mon mari, qui est furieux de cette manifestation ; on joue la *Marseillaise* ; comme les musiciens ne connaissent que les premières mesures, ils s'arrêtent au passage : « Entendez-vous, dans nos cam-pagnes... » et recommencent. Quelques Européens, le docteur Bourguignon, le chef de poste, nos amis messieurs Schneider et Bourcier nous tendent des mains affectueuses et je ne sais où me cacher avec ma culotte kaki défraîchie, éraflée par les ronces, que j'ai été obligée de garder jusqu'ici pour me préserver, pendant le voyage en pirogue, des cruelles tsé-tsés et autres mouches ou moustiques qui piquent désagréablement les jambes. Au milieu des Européens au dolmans blancs immaculés et de la foule indigène coquette, nous avons l'air de deux vagabonds.

Bientôt nous atteignons la résidence entourée de massifs de fleurs, cannas, rosiers, amarantes, œillets, balsamines multicolores et panachées du plus gracieux effet... Vivement, je prends congé de tout le monde, heureuse de redevenir moi-même dans les vêtements de mon sexe, moins pratiques peut-être, mais à coup sûr plus élégants que mon costume de brousse.



Groupe d'enfants à Aboisso

Pourtant, ce n'est pas sans regrets que nous voyons s'achever cette tournée et que nous allons renoncer à la bonne vie nomade pour reprendre l'existence un peu trop uniforme d'Aboisso.

\*  
\*   \*

Toute médaille à son revers ! Je devais payer cher les quelques bonnes journées de vie errante passées dans le Samvi. Peu après notre retour, la réaction des fatigues, de la mauvaise alimentation sans pain ni vin sous un climat débilisant et surtout des pluies reçues, des longues heures dans des vêtements mouillés, des bains en hamac et des stations sous le dur soleil, ne tarda pas à se faire sentir.

Je fus cruellement atteinte de la dysenterie qu'on enraya assez rapidement, mais pendant près de deux mois, mon estomac se refusa à tolérer aucun aliment ; nourrie de quelques gouttes de lait, de bouillon et de rares œufs frais que je pouvais supporter,



j'arrivai bientôt dans un état de maigreur épouvantable. Mon pauvre mari qui, pendant toute la traversée du Samvi, m'avait soigné de son mieux, était désespéré et le dévoué docteur Bourguignon oubliait toutes ses galéjades et perdait même l'accent de Marseille qu'il n'a que lorsqu'il pense à l'exagérer pour dire quelque bonne plaisanterie.

Enfin, un jour, n'y tenant plus, il dit à mon mari :

— Il faut qu'elle rentre par le premier bateau ou je ne répons de rien.

Facile à dire, mais on avait oublié ma petite personnalité et, obstinément, je refusai de la façon la plus formelle de me laisser embarquer comme un colis. À quoi bon ? N'étais-je pas mieux auprès de mon mari épuisé lui-même par seize années de lutte dans ce pays et que je craignais de ne plus revoir ? Puis, en cas de dénouement fatal, n'aurais-je pas été bien auprès de mon petit Jean sous la même tombe perpétuellement fleurie de rosiers ? Mais il n'était pas question de cela. Lorsque je vis qu'on voulait disposer de moi de cette façon et me renvoyer en France, je m'empressai de reprendre des forces pour faire la nique au bon docteur et, rassemblant toute mon énergie, je recommençai à manger.

Des soins assidus aidant, je fus vite remise sur pied et je vais achever de me guérir maintenant que nous sommes de retour en France après ce long séjour à Aboisso marqué de diverses et cruelles épreuves.

Douze mois ont passé depuis notre voyage au Samvi et comme mes attributions ne se bornent pas seulement à écrire, comme j'ai d'autres devoirs à remplir selon la formule que le bonhomme Chrysale donne avec tant d'à-propos et de bon sens, je viens seulement de mettre la dernière main à ce manuscrit, notes prises en cours de route et jetées pêle-mêle, en implorant votre indulgence.

Maintenant que mes fonctions de maîtresse de maison sont simplifiées par les ressources de la mère-patrie et que je n'ai plus guère qu'à me laisser vivre, j'espère pouvoir travailler davantage et, rassemblant mes souvenirs, vous donner un jour quelques renseignements sur la mystérieuse Krinjabo et les lagunes de la région d'Assinie.

---